

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNÉE—No 65

MONTREAL, 18 JUILLET 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LA TRAGÉDIE DE BELGRADE

Dans la nuit du 10 au 11 juin, 83 officiers conjurés font cerner le vieux palais de Belgrade. Presque sans résistance, le roi Alexandre Ier et la reine Draga sont tués. Après le meurtre, une compagnie envahit les jardins du Konak où les corps des souverains ont été projetés. [Croquis d'un témoin oculaire]

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques. 1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Mademoiselle Eva Booth, commissaire de l'Armée du Salut, vient d'arriver à Dawson, Yukon, pour y semer la graine de la tempérance et de la vertu.

Cette vaillante voyageuse, qui n'a pas reculé devant les fatigues d'une excursion au cercle polaire et a osé affronter les cauchemars d'une douzaine de nuits passées en char-dortoir ou en bateau à vapeur, a été accueillie en héroïne par le maire de Dawson, qui lui a fait une réception aussi grandiose qu'officielle, et par le gouverneur du Yukon, qui s'est empressé de lui offrir l'hospitalité pendant son séjour au pays de l'or.

C'est parfait, et ces braves gens ont agi suivant leur état d'âme.

L'Armée du Salut est une plante anglo-saxonne qui ne se plaît qu'en terre humide et froide, et qui s'étiole et meurt dès qu'elle est transplantée dans les pays latins, baignés de soleil ; les pâles corolles de ses fleurs sans parfum plaisent aux fils de John Bull, l'âcre saveur du suc de ses feuilles est douce au palais de frère Jonathan, et quand la bise du Nord agite ses tiges anémiques, Jonathan et John Bull, bercés par cette harmonie, sont plongés dans un ravissement étrange, que Jacques Bonhomme et Jean-Baptiste ne pourront jamais éprouver.

Tous les goûts sont dans la nature ; les Chinois aiment les huîtres rances et les chiens rôtis baignés d'huile de ricin ; les Allemands raffolent de la soupe à la bière ; certains nègres du Congo trouvent à la terre glaise un goût délicieux ; enfin, chaque race a ses friandises préférées, et je ne vois pas de raison pour blâmer les Anglais et les Américains d'aimer la plante salutiste, qui plaît et fait, du reste, beaucoup de bien à leurs robustes estomacs.

Cependant, tout en appréciant la part indéniable de bienfaits et même de consolations que l'Armée du Salut apporte à nombre de pauvres diables dévoyés ou dégradés, je ne puis réprimer un sentiment d'étonnement en voyant le déploiement de gracieusetés qu'affectent les autorités de Dawson en l'honneur de Mademoiselle Eva Booth.

Elle arrive un peu tard, la Commissaire de l'Armée du Salut, et on serait tenté de croire qu'elle n'a pensé au Yukon que quand toutes les difficultés du voyage ont été aplanies et les moyens de communication parfaitement établis.

D'autres missionnaires n'ont pas tant différé leur départ, d'autres apôtres du bien n'ont pas attendu aussi longtemps ; de saintes filles silencieuses se sont aventurées, il y a de nombreuses années, dans ces régions lointaines, alors qu'il n'y avait pas de nuggets à ramasser ni d'honneurs à recevoir, mais seulement des misères à soulager, des consolations à prodiguer et des âmes à sauver. Sans bruit, sans orchestre assourdissant, ces filles du Seigneur s'en allaient, égrenant leur rosaire, déchirant leurs genoux aux ronces du chemin, meurtrissant leurs pieds aux pierres du sentier de la prairie sans fin, et quand, le soir venu, broyées par la fatigue, elles devaient s'arrêter, elles n'avaient ni les chaises rembourrées d'un char de première classe, ni les fauteuils capitonnés d'un bateau à vapeur, pour reposer leurs membres endoloris, mais la misérable cabane d'un sauvage ou la terre nue sous la voûte du ciel.

Filles du même Dieu que celui de Mademoiselle Booth, elles savent le servir d'une autre manière, et n'ont que faire des adresses de félicitations du maire d'une cité ou de l'hospitalité luxueuse d'un gouverneur.

Quelle différence, mon Dieu, quelle différence !

◆◆ Je viens de lire un livre nouvellement

paru : " Voyage d'un Canadien-français en France ", par Edmond Lambert.

Le nom de l'auteur doit cacher un pseudonyme que je n'ai pu parvenir à découvrir.

La toilette du livre est parfaite. Il est imprimé par Alphonse Lemerre, le grand éditeur du Passage Choiseul, Paris, et forme un très joli volume.

Quant au livre lui-même, je me demande pourquoi M. Edmond Lambert l'a écrit. Il ne contient rien de saillant, rien d'original, rien de nouveau, c'est un livre dont on ne peut dire ni bien, ni mal. Beaucoup de coups de ciseau, des descriptions et des citations que nous avons lues cent fois, et surtout un manque complet de cohésion.

L'auteur a dû s'apercevoir lui-même de cette absence d'unité, car voici comment il s'exprime dans sa préface :

" Je raconte ici les impressions qu'un Canadien a éprouvées en France ; et si, parfois, les réflexions que je fais sur des considérations extérieures à mon sujet m'entraînent hors de l'itinéraire de mon voyage, c'est que, logiquement et sans artifice, la considération de l'état social et industriel "ou autre" en France m'a souvent suggéré des pensées bonnes à expirer."

Le livre vaut la préface.

L'auteur a beaucoup de sympathie pour la France, mais il ne nous émeut jamais, il ne nous entraîne pas, et la lecture du premier guide de touriste nous fait le même effet que celle de ce livre.

Ce très beau volume de trois cents pages ne contient que le récit d'une excursion en bicyclette de Paris en Bretagne. Il y avait matière à faire quelque chose d'enlevant, d'entraînant comme la bécane, mais M. Lambert nous semble aller au petit pas, d'un air fatigué, qui n'appartient pas d'ordinaire aux bicyclistes.

Après avoir passé plusieurs années en France (c'est ce qu'il nous dit), voici comment il résume son appréciation de la France et des Français :

" Il y a trop de lourdes portières et de grilles en France ; cela rend la vie nerveuse et sporadique. Tout est rapproché et cependant dans un menaçant antagonisme ; le chaud et le froid, la paix et la guerre, le bonheur et la mort subite, le cœur et la raison, les principes et la pratique, la vertu et le plaisir, etc.... L'enfant dans sa jeunesse est gardé sous les verrous, la jeune fille est cloîtrée ; à vingt ans, si elle est mariée, tout lui est permis "par les parents" et par la société. Quant au jeune homme, "s'il est bachelier", tout lui est non seulement permis, mais "suggéré" en quelque sorte, comme à un animal à qui on rend la liberté."

Quel style, ô mes aïeux ! quelles idées ! quel galimatias !

M. Lambert continue dans la même langue :

" En France, la société comme les individus est, durant certaines périodes, dans la plus complète sécurité ; puis un beau jour, la voilà en proie à une révolution. Il en est de même des personnes."

" A la moindre occasion on parle de "manifestes". Manifester est un mot qui veut dire "se surchauffer avec ses idées politiques ; puis tapager, crier et chanter ses principes."

" On a barricadé l'Elysée et le Louvre et les églises, par crainte des révolutions ; on emmure les jeunes personnes et on verrouille partout les portes, par crainte des attaques à la vertu."

" C'est une alternative continue de paix et de trouble, d'appréhension et de surprise. Règne de terreur et de folle licence à la fois..."

" Chez nous, c'est plus tempéré. Une jeune fille de bonne famille peut très bien aller au bal toute seule, et ses parents dorment en toute sécurité, assurés que leur fille se fera escorter au retour par celui en qui elle a plus de confiance et qui a pour elle le plus grand respect."

Je ne sais quel monde a fréquenté M. Lambert en France et au Canada, mais il affiche sa profonde ignorance d'une manière un peu trop manifeste.

La fin de son appréciation vaut de l'or :

" Règne de terreur, disais-je, mais il y a dans l'âme française, par contre, un profond sentiment de l'honnêteté. Cette honnêteté, cette horreur de la dissimulation — sauf en des matières non tout à fait matérielles, comme l'amour, — comporte un sentiment de délicatesse dans l'affection et les relations ordinaires des hommes, qui fait le principal charme de la société française. Ainsi, tous les matins, les parents font grande distribution de baisers aux enfants ; le soir également, et souvent dans le jour. Si deux amis se rencontrent vingt

fois dans une journée, ils se donneront vingt fois la main en se demandant "Comment ça va ?"

" Chez nous, des amis se voyant tous les jours ne se donnent la main qu'au 1er janvier ; et après l'âge de sept ans, les enfants n'embrassent plus leurs parents qu'une fois l'an. Sur ce point, le conseil de sir John Lubbock pourrait nous être utile : " Ne soyez pas trop renfermé. N'ayez pas peur de témoigner vos sentiments. Il ne faut pas seulement être affectueux, il faut aussi donner des preuves visibles de son affection. Soyez tendre, d'un cœur toujours chaud, attentif et affectueux. La sympathie rend de plus grands services que la charité ; l'affection vaut plus que l'argent, et une bonne parole fait plus de plaisir qu'un cadeau."

Ouf !... c'est la fin.

Eh bien, franchement, ce pauvre M. Lambert a dû éprouver un bien vif désir de voir sa prose imprimée, ou de dépenser de l'argent, pour avoir publié ce livre, ce malheureux livre, qui doit coûter bien cher, et il eût mieux fait de consacrer cette grosse somme à prendre des leçons de français et à étudier les Français.

Il ne connaît pas l'un, il ignore les autres.

Plaignons-nous maintenant d'être mal appréciés en France !

◆◆ Voici le temps des villégiatures, le moment où les touristes abondent, voyagent et circulent à grands frais, la saison où nos riches citadins vont aux villes d'eau, dans des hôtels qui exigent cinq et sept piastres par tête et par jour, pour le luxe de tapis et la nourriture, souvent inférieure, qu'ils "donnent" à leurs clients.

L'argent roule, et les piles de billets de banque s'accumulent dans les coffres-forts des grands auberges.

Tant mieux, mais les pauvres ont-ils seulement les miettes des banquets des riches ? Je ne le crois pas.

Québec a le plus bel hôtel du Canada, le Château Frontenac, qui est une petite merveille. Québec a tout ce qu'il faut pour recevoir les riches, mais Québec n'a que sa prison pour loger ses pauvres.

Il n'y a pas huit jours, un misérable, un vieillard de quatre-vingts ans, a été ramassé par la police, comme n'ayant ni feu ni lieu, comme vagabond.

Vagabond à quatre-vingts ans !

Et la chose était vraie. Le pauvre vieux n'avait ni foyer, ni pain, ni amis, ni parents. D'où venait-il ? Il ne le savait guère. Chemineau par force, il disait venir de là-bas et aller là-bas.

Là-bas, c'est-à-dire n'importe où on lui donnerait une croûte à manger et un abri pour dormir.

La ville, n'ayant pas de refuge, le recorder fut obligé de l'envoyer en prison, où il a dû rencontrer d'autres misérables dans le même cas.

On entend trop parler de religion et pas assez de charité. Ne pourrait-on pas se décider à fonder à Québec un refuge, un asile de nuit et même de jour aussi où l'on pourrait recevoir les malheureux, en attendant que l'on prenne une décision sur leur cas.

La prison est un établissement très bien tenu, quoique aussi laid que son nom, mais il y existe une promiscuité que l'on ne devrait pas imposer à des pauvres dont tout le crime est de se trouver sans ressources et sans parents ou amis.

Le maire de Québec, qui a déjà tant fait de bien à la ville dont il est le premier magistrat, devrait bien amener un jour cette question devant le conseil municipal.

Son nom et son influence suffiraient pour mener à bien une oeuvre dont le besoin est, malheureusement, loin d'être illusoire.

◆◆ Le roi de Saxe vient d'intenter une poursuite judiciaire contre un journaliste, pour libelle criminel.

Allons, bon ! si les rois s'en mêlent, c'est un véritable comble !

Pauvres journalistes, qui ont tant de mal à élever leurs canards, à quels déboires ne sont-ils pas exposés !

Quel crime a-t-il commis, notre confrère saxon ? on ne le dit pas, mais eût-il prétendu que le roi de Saxe est aussi idiot que le roi de Bavière, qui n'a jamais pu dire "papa" ou "maman" de sa vie, qu'il serait parfaitement excusable, maintenant que le susdit potentat vient de le poursuivre.

Pauvres journalistes !

LEON LEDIEU.

LUCE SUB IPSA

Le Canada brillait de sa beauté première
 Dans l'éblouissement vaste de la lumière
 Que l'été radieux, fécond et solennel,
 N'avait versée encor que sous l'oeil éternel.
 Il dormait, entouré d'un farouche mystère,
 Plein d'une majesté que nul âge n'altère,
 bercé, dans son sommeil, par les concerts géants
 D'insondables forêts et de deux océans
 Entre les bords desquels il allongeait son torse
 Tout palpitant d'ardeur, tout débordant de force.
 Il dormait, inconnu, sauvage et souverain,
 Sous l'immuable azur d'un ciel pur et serein,
 Son fleuve, déroulant sa nappe gigantesque
 Sous l'ombrage d'un bois d'une grandeur dan-

[tesque,
 N'était jamais troublé que par les ouragans,
 Que par le pied léger des grands cerfs élégants
 Qui venaient, entr'ouvrant les rameaux de ses
 [rives,
 S'abreuver à des eaux transparentes et vives.
 Ses monts, dont le sommet touche au dôme du ciel,
 N'avaient dû tressaillir qu'au souffle originel,
 Et ses lacs infinis, ses blanches cataractes
 Croulant sous les arceaux de savanes compactes
 Dont nul oeil n'aurait pu scruter la profondeur,
 Ses pins majestueux bouillonnants de verdure,
 Ses brises, ses oiseaux, ses plantes, ses ramures,
 Mariant leurs clameurs, leurs refrains, leurs mur-

[mures,
 Disaient l'hymne d'amour que la virginité
 Des forêts et des eaux chante à l'immensité.

Depuis combien de temps le géant solitaire
 Sommeillait-il ainsi sous les astres ? Mystère.
 Bien qu'il eût près d'un quart du globe entre les

[bras,
 L'immortel Magellan ne l'entrevoit pas.
 Il était né le jour où l'Amérique blonde
 Sortit, comme Cypris, du sein fumant de l'onde,
 Et vivait ombragé des palmes de la paix.
 Aucun bronzé tonnait ne l'éveillait jamais.
 Les longs rugissements des fauves en délire
 Pour lui vibraient ainsi que les sons d'une lyre,
 Et l'échevèlement du nuage irrité
 Versait une ombre douce à son front indompté.
 Il reposait avec toute la quiétude
 Que donne à l'ignoré l'immense solitude,
 Et ne redoutait rien que les feux du soleil.

Un jour, l'Esprit des Bois, sortant d'un long som-
 [meil,
 Frissonna tout à coup dans son ancre farouche...
 Il en sortit, hagard et l'écume à la bouche,
 Poussant un cri qui fit tressaillir le rocher :
 Des rayons inconnus venaient de le toucher,
 Et ces rayons faisaient clignoter sa paupière.
 Il se sentit saisi par l'angoisse dernière.
 Alors, se roidissant, il marcha vers des flots
 Qui roulaient sourdement de sinistres sanglots...
 Tremblant comme Satan poursuivi par le Glaive,
 Il gravit un rocher dominant une grève,
 Et, s'arrêtant, tourna les yeux vers le Levant.

A cet instant, des bruits, apportés par le vent,
 Firent dresser d'horreur les plumes de son aile.
 Et les rayons toujours aveuglaient sa prunelle.

Bientôt il aperçut sous le dôme des bois
 Des hommes qui plantaient dans le sol une croix
 Auprès d'un drapeau blanc déroulé par la brise ;
 Et, malgré les clameurs du flot voisin qui brise,
 Malgré les mille bruits des sauvages déserts,
 Il entendit deux voix tressaillir dans les airs.
 L'une balbutia ce grand mot : " Délivrance ! "
 Et l'autre, plus distincte et plus mâle, dit :
 [" France ! "

A ces mots, où vibrât un indicible orgueil,
 L'Esprit des Bois sentit des pleurs mouiller son
 [oeil,
 Et, comme pour jeter l'insulte à la lumière,
 Il étendit son bras crispé vers la bannière
 Et vers la croix versant leurs sublimes lueurs,
 Puis, chancelant, le front ruisselant de sueurs,
 Soudain il disparut ainsi que dans un gouffre,
 Laisant derrière lui l'aigre senteur du soufre.

Formidables d'éclat, la bannière et la croix
 Avaient enfin chassé le vieil Esprit des Bois,
 Et la liberté sainte, ouvrant ses ailes d'ange
 Sur ce vaincu sans nom que nul pouvoir ne venge,

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BER. — Ne s'emploie plus pour BERCEAU. Au lieu de dire : L'enfant dort dans son BER, dites plutôt : L'enfant dort dans son BERCEAU.

BERCANTE. — Par ce mot on désigne, au Canada, la chaise appelée " BERCEUSE " en France. Ne pas dire : La BERCANTE est souvent le désennui des vieillards. Il faut dire : La BERCEUSE est souvent le désennui des vieillards.

BERDASSER. — S'emploie à tort pour SECOUER. Ne dites donc pas : Si vous BERDASSEZ les oeufs, vous les casserez. Dites plutôt : Si vous SECOUEZ les oeufs vous les casserez.

BERLANCILLE. — Ne saurait à bon droit supplanter le mot français BALANCOIRE. Au lieu de dire : Cette BERLANCILLE n'est pas solide, il

faudrait dire : Cette BALANCOIRE n'est pas solide.

BERTELLE. — Que de fois n'avez-vous pas entendu prononcer ainsi le mot français BRETELLE ! Ne pas dire : Ce bossu a besoin de BERTELLES. Dire plutôt : Ce bossu a besoin de BRETELLES.

BETOT. — Encore une locution vicieuse qui s'emploie trop souvent pour BIENTOT dans nos conversations. Ne dites donc pas : Ce sera BETOT fait. Dites : Ce sera BIENTOT fait.

BIBITE. — N'est pas français pour désigner diverses espèces d'insectes. Au lieu de dire : Les enfants ont peur des BIBITES, on peut dire, par exemple : Les enfants ont peur des INSECTES.

Dans l'infini volait, une torche à la main,
 Et toutes trois ensemble éclairaient le chemin.
 Des aîeux qui venaient au bord d'un fleuve im-
 Déposer le berceau d'une nouvelle France. [mense

W. CHAPMAN.

DEVOUEMENT ET PERSECUTION

Voici une histoire racontée par un journaliste parisien :

" La supérieure de l'hôpital vient d'être décorée.

Décorée !... elle, la bonne vieille soeur Polyxène ?... est-ce que ce n'est pas un rêve ?... Pis que cela !... n'est-ce pas une de ces divagations folles que l'esprit malin, parfois, s'amuse à jeter dans les âmes les plus humbles ?

Mais non ! elle n'en peut douter, car elle a encore dans les oreilles le bruit qui s'est fait quand le ministre de la guerre est entré dans la salle... elle a encore dans les yeux le visage loyal et bon de ce général, tout chamarré de décorations... Surtout, elle a encore au coeur la secousse qu'elle a ressentie, quand le ministre, faisant faire le cercle autour d'elle, lui a dit de sa voix vibrante, habituée à commander des héros :

" Madame, la France, dont vous avez depuis si longtemps soigné les soldats, vous remercie par ma bouche. Le gouvernement de la République est heureux de reconnaître ces services, et il vous décore ici, au milieu même de vos malades, au champ d'honneur du dévouement ! "

A ces mots, un tonnerre d'applaudissement s'est fait entendre ; on a crié : " Vive la soeur Polyxène ! et il lui a fallu, éperdue et confuse, assister à sa propre apothéose.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cet hôpital ? lui a demandé le ministre.

— Général, — a répondu un grand monsieur tout galonné d'argent, qui, lui a-t-on dit ensuite, était le préfet — il y a trente et un ans...

— Sans compter, a surenchéri le maire, que nous avons eu des années doubles : en 1867, la fièvre typhoïde ; en 1868, la variole ; en 1885, la scarlatine ; en 1891, encore la fièvre typhoïde.

— Et, pendant tout ce temps, la soeur n'a pas bougé ?

— D'une semelle... et on ne compte plus les vies humaines qu'elle a sauvées.

— Ma soeur, a conclu le général en se retirant, je voudrais avoir des états de service comme les vôtres. La distinction qui vous est conférée acquiert un nouvel éclat en brillant sur votre poitrine ; vous en recevrez le brevet incessamment.

Sitôt que le cortège officiel a quitté l'hôpital, la soeur Polyxène s'est esquivée sans bruit, et, de toute la vitesse de ses jambes sexagénaires, s'est réfugiée dans la salle de communauté. Rouge de confusion, inquiète comme un scélérat qui n'a pas encore fait disparaître les traces de son crime, elle cherche, de ses vieilles mains qui tremblent, à détacher ce ruban qui, sur la bure sombre de sa robe, semble un coquelicot perdu dans une touffe de bluets.

— Eh bien ?... eh bien ?... nous vous y prenons !... disent derrière elle des voix bien connues.

Ce sont ses filles, les autres religieuses de l'hôpital, qui, à leur tour, brûlent d'envie de fêter leur bien-aimée supérieure.

— Comment, ma mère ?... s'écrie la plus jeune, une petite professe nouvellement arrivée de la maison-mère, — comment ? vous alliez ôter votre croix ?

— Sans doute, ma pauvre enfant ; est-ce que je l'ai gagnée ?

— Mais oui !

— Non ! non !... nous autres, religieuses, nous ne faisons que notre devoir en soignant nos pauvres malades ; ils sont notre famille ; c'est bien naturel qu'on les serve, et puis... C'est si doux, qu'il n'y a point de mérite à cela...

A ce moment, la porte de la salle s'ouvre, et la soeur portière introduit un monsieur grave et correct ; il porte des papiers sous le bras, et un lorgnon sur le nez. Tout à fait distingué, le monsieur...

Les religieuses se poussent le coude, comme pour se dire : C'est le brevet qui arrive ! attention !

L'inconnu, d'ailleurs, a l'air si comme il faut !

— C'est bien à madame la supérieure, dit-il, en s'inclinant avec grâce, que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. le ministre...

— De la guerre ?

— Non... des finances...

— Ah !... et pourquoi ? !

— Pour vous dire que si, à la date fixée, vous n'avez pas payé toutes vos taxes, on saisira vos meubles ! "

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques lignes à ce récit charmant et poignant à la fois.

Les bonnes religieuses, en faisant leurs vœux, ont accepté volontairement les croix et les humiliations, elles les recherchent même. Quand, pour prix de leur dévouement, elles se voient insultées et persécutées, au lieu de se plaindre elles remercient Dieu. Elles savent que leur mérite est plus grand à cause de l'ingratitude des hommes.

Journalistes, mes confrères, vous qui voyez si souvent vos mérites méconnus, songez aux soeurs des asiles et des hôpitaux. Que la satisfaction du devoir accompli soit votre meilleure récompense. Faites bien et laissez dire ! Pardonnez à ceux qui ne vous apprécient pas à votre juste valeur, ils ignorent le bien que vous faites ou que vous désirez faire.

Votre récompense viendra plus tard.

JEAN DES ERABLES.

FAMILLE HEUREUSE

Dans un cadre à la fois rustique et charmant, l'" Album Universel " offre aujourd'hui à l'admiration de ses lecteurs le tableau délicieux d'une " famille heureuse ".

Pendant que les bambins s'amuse et prennent leurs ébats dans la maison, la mère endort son petit, en l'enveloppant de chaudes caresses.

De purs rayons de bonheur illuminent toutes ces figures souriantes, et l'on sent qu'il fait bon de vivre sous ce toit béni des cieux.

Dans la sérénité qui plane sur la " famille heureuse ", il faut admirer la paix suave que procure la vie des champs.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

LE PAIN DE CHAQUE JOUR

CONFLIT DE TRAVAIL

Une dernière caresse, un dernier bonjour ; et il s'en va.

Elle demeure quelques minutes sur le seuil, le regardant s'éloigner bravement, puis rentre, attire à elle ses enfants et, pour la première fois, pleure en les serrant contre elle.

Il n'est pas sans appréhensions, lui non plus. Mais que faire ? Il ne peut pas les laisser manquer de pain, dût-il le gagner à la sueur de son front, avec le sang de ses veines.

Il se rend donc à l'ouvrage comme d'habitude.

* * *

Comme d'habitude, il s'acquitte fidèlement de son labeur quotidien.

Là-bas, une sourde rumeur, des cris, des silences, inquiétants comme des grondements de bêtes fauves.....

Dans le soir maintenant venu, il voit défiler des visages hagards, des mines farouches d'hommes qui veulent avoir raison ; la cohue s'allonge indéfiniment, en groupes menaçants. On crie. On vocifère. On fait des gestes de colère.

Ce sont eux, ses camarades de la veille, aujourd'hui ses ennemis.

"Oseront-ils mettre leurs bravades, leurs promesses de vengeance à exécution ?"

Il a peur.

* * *

Aux solennités religieuses des Hindous, on dit qu'un rite exécrable s'accomplissait.

Du temple antique sortait, sur son char triomphal, l'antique idole. Ses lèvres rouges grimaçaient un sourire sanguinaire ; ses bras multiples et hideux semblaient vouloir enlacer des victimes.

A son aspect des sons inhumains s'échappaient de mille gorges.

Des fanatiques se précipitaient sous les roues meurtrières, et les cris d'une foule enthousiaste et délirante étouffaient ceux des sacrifiés.

De même, maintenant, la poitrine du travailleur de tout à l'heure craque comme un coffre qu'on broie.

Il a été saisi, arraché de son poste, maîtrisé, renversé. Plus cruelle que la troupe des Hindous, la populace l'écrase, non plus sous une machine obéissante, mais sous ses pieds. On le frappe, on le piétine ; on le fait râler, demander grâce ; on danse sur lui avec fureur, avec frénésie.

La procession entière passe sur son corps, qui se tord. Ainsi, dans les grandes prairies, les buffles sauvages achèvent de toutes leurs masses pesantes celui qui a le malheur de tomber, et continuent leur course aveugle. — Mais même les buffles ne frappent pas deux coups : ils passent seulement.

* * *

Pendant que l'homme est foulé — dérision ! — par des talons humains, moulé sur le pavé inégal et pierreux à grands coups de bottes ; pendant que son sein achève de se disloquer ; pendant que de minces filets d'une belle couleur vermeille coulent par son nez, ses oreilles et sa bouche, et se mêlent à la poussière de l'asphalte pour maculer de taches noires et grises son visage décomposé et livide ; pendant ce temps, sa femme, que l'absence de tumulte dans le voisinage a rassérénée, chante aux petites, pour les endormir, une chanson naïve, qu'elle dit avec des inflexions de voix berceuses et caressantes :

C'est la poulette grise,
Qui pond dans la remise ;
Elle va pondre un p'tit coco
Pour la petite Marie-Louïse,
Qui va faire dodo,
Dodiche, dodo.
Dodiche, dodo.

C'est la poulette blanche,
Qui pond sous une planche ;
Elle va pondre un p'tit coco
Pour notre bonne petite Blanche,
Qui va faire dodo.
Dodiche, dodo.
Dodiche, dodo.

Et de gentilles et complaisantes poulettes, de toutes les couleurs, endorment ainsi les enfants, en pondant un peu partout.

Une lampe, voilée d'un abat-jour aux couleurs gaies, éclaire doucement cette charmante scène d'intérieur.

* * *

Non loin de là, un arc électrique jette aussi sa clarté sur une scène toute différente. Et ses vibrations font osciller des signes de mort sur la figure du martyr.

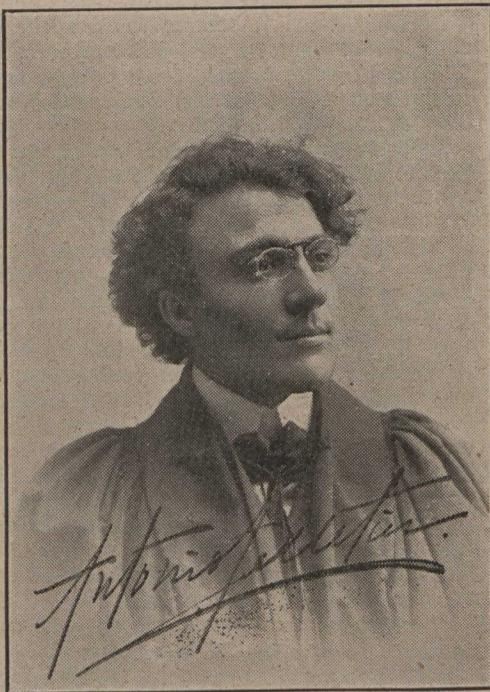
ALFRED.

LE PREMIER LIVRE DE M. A. PELLETIER

"Coeurs et Hommes de Coeur", par Antonio Pelletier, tel est le titre d'un livre nouveau dont l'"Album Universel" est fier de saluer la publication.

C'est une guirlande de fleurs aux nuances chatoyantes, bien digne de ceindre le front qui l'a tressée.

Conférences, silhouettes, nouvelles, poésies, bref, presque tous les genres littéraires se trou-



MONSIEUR ANTONIO PELLETIER

vent traités dans ce recueil, où vibre sans cesse la gamme des meilleurs sentiments.

A lire ces essais choisis, on ne peut s'empêcher d'admirer l'épanouissement du beau talent qui les a conçus d'année en année, au cours de la vie universitaire.

Tout à tour grave et léger, le style de l'auteur est en parfaite harmonie avec les idées qu'il colore et il projette de vives étincelles d'esprit sur mille et un sujets.

L'ouvrage est orné de jolies illustrations dues à la mère de monsieur Antonio Pelletier, ce qui lui donne un nouveau prix en même temps qu'un cachet original.

Pour engager le public à lire en entier "Coeurs et Hommes de Coeur", nous ne saurions mieux faire que de citer un extrait quelconque de ce livre délicieux.

Lisons ensemble la page intitulée :

"CREPUSCULE"

Rouge et rond, le soleil se couche derrière les Laurentides, là-bas.
Ciel bleu sombre.
A la ferme, silence, ou à peu près.
Des vaches ruminent dans les champs voisins.
Leurs grands yeux pleins d'eau fixent l'horizon.

Elles attendent les paysannes qui, une à une, arrivent, leurs seaux au lait suspendus au coude.

Jeanne, contre son habitude, est la dernière, ce soir.

Depuis quelque temps, la jeune fille est pensive. Qu'as-tu donc, tendre mignonne ?

Elle approche, distraite. L'odeur du foin fleurissant bon la grise. L'herbe s'incline sous ses pas. La chaudière se balance et crie au bout de ses doigts potelés, et, propre, brille.

Tout à coup, dans le lointain, vibrante et grave, la voix d'un faucheur en retard fait entendre un refrain du pays.

Jeanne, une main sur la hanche, la tête un peu haute, droite dans l'enclos, s'arrête, écoute.

C'est Jules, le fier gas à Jacques, Jules, le plus rude travailleur du village, le bon Jules, comme dit M. le curé. Ah ! bien des beaux petits yeux le cherchent, à la messe, le dimanche !

La voix s'éloigne, s'affaiblit, se perd dans les blés mûrs. Et la belle Jeanne, tandis qu'une larme réchauffe ses longs cils noirs, trace un signe de croix, penche délicieusement la tête, et prie :

L'angelus sonne au vieux clocher...

A l'étudiant qui a consacré ses loisirs à écrire de telles pages, l'"Album Universel" offre l'hommage de sa sincère admiration et de son sympathique encouragement.

BELLE CONSOLATION

C'était un pauvre diable
De mourant, un vieux moribond,
Gisant sur un lit effroyable ;
Après une vie exécrable
Il allait faire le grand bond
Pour tout de bon.

Le ministre est alors en hâte
Appelé ; mais par accidents,
En route, malgré qu'il se hâte,
Ne peut pas arriver à temps.

Cependant, un vivant modèle
N'avait pas quitté son ami
Et demeurait toujours fidèle
Après du corps froid et blémi.

Le ministre aussitôt s'informe
Si le mort, au dernier moment,
Un instant avant qu'il s'endorme,
S'est préparé dévotement.

Oh ! oui, dit le garde-malade.
C'est moi qui l'ai tout inspiré ;
Je lui fis une remoulade
Du meilleur sermon désiré.

"Eh, bien, tu sais, mon vieux, ta vie
Fut dépensée à faire mal,
Je lui dis ; l'ivraie et l'ortie
Ont poussé dans ton champ pas mal ?

—C'est vrai, dit-il, je le confesse.
—Tu fus fourbe, ivrogne, truaud,
Joueur ; tu blasphémas sans cesse ;
Jamais ne payas le coûtant !

—Oui, c'est encore vrai, je l'avoue.
—Tu sais que le beau ciel est pur,
N'est pas une place où l'on joue,
Tu n'y peux entrer pour le sûr !...

—Hélas ! non, j'en suis trop indigne.
—Tu sais, il n'est qu'un autre endroit
Où tu puisses passer la ligne
Et demeurer avec plein droit !...

—Oui, faut bien que là je m'en aille.
—Oui ! mais, dis, Dieu n'est-il pas bon
De permettre à telle canaille
D'entrer au moins chez le Démon ?

Et voilà, monsieur le ministre,
Il est parti bien proprement.
Il craignait de rester, le cuistre,
Dehors...

—Il loge chaudement.

J.-T.-O. SAUCIER.

Etats-Unis.

GIGANTESQUE PROJET

LE CHEMIN DE FER DU CAP AU CAIRE

Le projet le plus colossal de chemin de fer africain est celui d'une ligne anglaise devant aller du Cap au Caire, et, par conséquent, devant traverser le continent dans toute sa longueur.

On sait que cette idée grandiose fut conçue par Cecil Rhodes, parvenu alors au faite de la puissance ; c'est grâce à son impulsion que fut commencé l'établissement d'une ligne télégraphique entre les deux points extrêmes de l'Afrique, puis que fut entreprise la prolongation vers le nord de la voie ferrée existant déjà dans l'Afrique australe.

Du Cap au Caire, il y a environ 10,080 milles. Depuis 1899, on peut se rendre déjà en chemin de fer du Cap jusqu'à Boulouwayo, dans le Matébéléland (2,200 milles), trajet qui demande de trois jours. De là à Salisbury et à Tété, sur le Zambèze, on devait prendre alors pendant dix jours, la route, sur 640 milles, dont la moitié seulement pouvait être parcourue par la voiture de poste ; aujourd'hui, le chemin de fer est prolongé jusqu'à six milles du delà de Boulouwayo, ce qui facilite déjà cette partie du trajet.

De Tété à Tchiromo, on parcourt, pendant deux jours, le Zambèze en bateau à vapeur, de là, on se rend à Malope par la route (160 milles) en trois jours ; enfin, on remonte le lac Nyassa, en bateau à vapeur, jusqu'à Karonga, sur 640 milles, en trois jours. De Karonga, la route Stevenson conduit à la pointe méridionale du lac Tanganyika en douze jours (400 milles), puis le lac peut être traversé en trois jours par un vapeur. On reprend la route sur 320 milles, durant douze jours, sur le territoire de l'Afrique orientale allemande, pour se rendre du lac Tanganyika au Victoria-Nyanza. La traversée de ce lac par vapeur demande deux jours jusqu'à l'ouganda pour un trajet de 320 milles. Il faut encore douze jours de route pour aller par l'Ouganda au lac Albert (320 milles). On descend alors par vapeur, le Nil Blanc, de ce lac jusqu'à Khartoum (2,400 milles), ce qui demande encore quinze jours. A Khartoum est le point terminus des chemins de fer égyptiens et, en quatre jours, on franchit les 1920 milles qui séparent cette ville du Caire.

On voit combien est encore long et compliqué un voyage du Cap au Caire. En 1899, on estimait qu'il exigeait 81 jours. Les Anglais annoncent qu'en 1905, on pourra traverser l'Afrique, du sud au nord, en quarante-trois jours seulement.

La construction de la ligne progresse assez rapidement, bien que, dans ces derniers temps, elle ait été assez retardée par suite de la pénurie de main-d'œuvre indigène. D'après les dernières nouvelles de la "Chartered Company", le rail atteint le mille 267 au delà de Boulouwayo, étant ainsi à 55 milles des mines de charbon de Wankie.

De grands efforts sont faits pour arriver le plus tôt possible à Wankie, car le charbon de ces mines trouvera un usage immédiat dans les grandes villes de la Rhodesia et dans celles du nord de la colonie du Cap. Les gisements de Wankie fourniront aussi du combustible aux usines de Beers à Kimberley.

Ainsi, deux grandes amorces de cette immense voie ferrée s'avancent à la rencontre l'une de l'autre, l'une sur une longueur de 2,467 milles du sud au nord, l'autre de 1920 milles du nord au sud jusqu'à Khartoum. Il reste donc encore à achever tout l'espace intermédiaire, soit près de 5,700 milles.

Il est probable que la voie atteint actuellement Wankie. De ce point, on activera le plus possible la construction des 110 milles suivants, de façon à faire arriver la ligne aux chutes Victoria, où elle

traversera le Zambèze. On sait que cette cataracte est l'une des plus magnifiques du monde. Le Zambèze, formant là une nappe d'eau de 900 verges de large, se précipite d'une hauteur de 120 verges au fond d'une gorge, formée par une déchirure du basalte, qui croise son lit à angle droit et ne mesure que trente mètres d'un bord à l'autre. La falaise qui forme cette faille est perpendiculaire et descend au fond de l'abîme sans présenter de saillie. Appelée par les Anglais chutes Victoria, cette prodigieuse cascade est connue des indigènes sous le nom plus pittoresque de Mosioutounya, ou Fuméetonnante.

On travaille actuellement à l'élaboration des plans du pont gigantesque sur lequel le chemin de fer franchira le fleuve. Le pont, en acier, aura 150 verges de portée et s'élèvera juste en dessous de ce qu'on appelle le Boiling-Pot, point où les eaux du Zambèze se précipitent dans l'étroite gorge.

Une grande provision de matériaux ont déjà été amenés sur le terrain, en vue de l'établissement de la ligne jusqu'au Zambèze et au delà. La voie ferrée ouvrira alors au commerce et à l'industrie de vastes régions riches en cuivre, en étain, en zinc, qui s'étendent à 300 milles au nord-est des chutes Victoria.

Mais, d'après les projets actuellement en cours, la ligne du Cap au Caire ne serait pas, actuellement du moins, une voie ferrée ininterrompue ; ce serait, pour le moment, une grande voie consti-

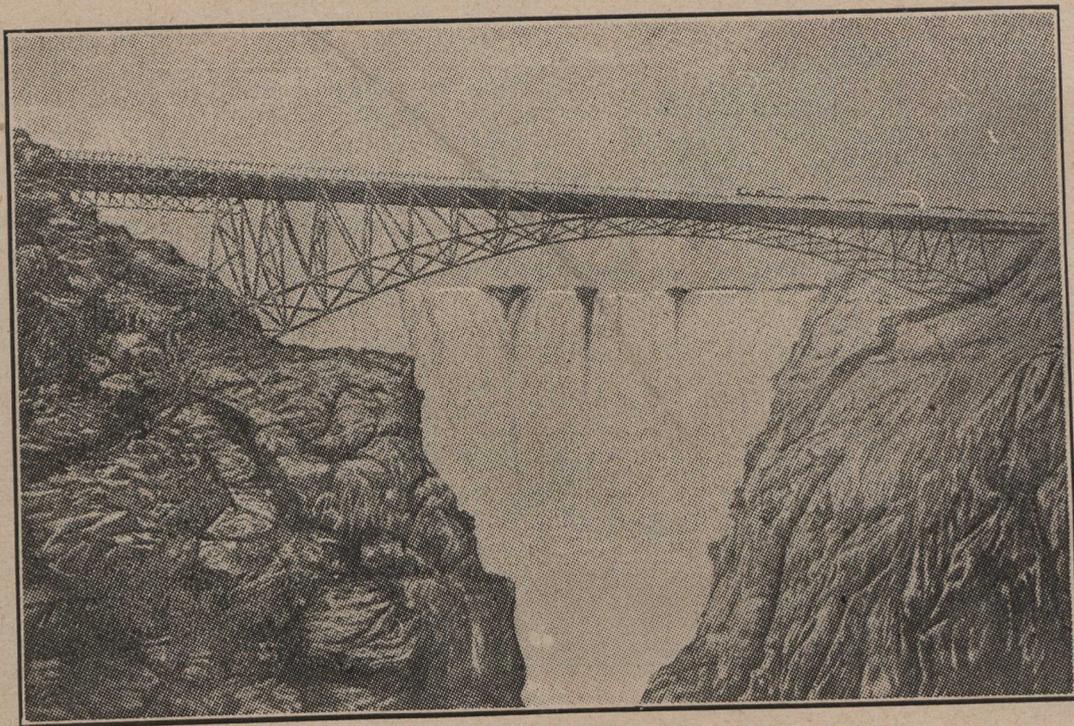
lux de l'Afrique du Sud, et elle fait construire des wagons spéciaux pour touristes, pourvus de tout le confort moderne et semblables aux voitures que la Compagnie Cook fait circuler dans le bassin du Nil.

La voie du Cap au Caire, grâce aux embranchements déjà faits ou à faire, mettra la Méditerranée en communication à la fois avec l'océan indien et l'océan atlantique.

Il y aura sans doute des embranchements du Nil vers Souakim et Massaoua, sur la mer Rouge. Plus tard aussi, le chemin de fer de Djibouti à Addis-Ababa se reliera vraisemblablement au Transcontinental africain ; il en sera de même de la ligne de Mombassa, dans l'Afrique orientale anglaise, au Victoria Nyanza, et de celle que les Allemands construisent actuellement, à travers leur colonie, de la côte au lac Tanganyika. La ligne portugaise de Beira atteint déjà, depuis le 17 mai 1899, Fort-Salisbury, station du Transcontinental. De l'autre côté, la grande voie du Cap au Caire sera rejointe aussi par la ligne que les Belges ont formé le projet de conduire de Stanleyville, sur le haut Congo, au lac Albert.

La ligne télégraphique du Cap au Caire qui, jusqu'ici, avait été poursuivie simultanément avec la construction de la voie ferrée, dépasse déjà le Nyassaland et est achevée jusqu'à l'Est-Africain allemand.

Le télégraphe suivra la rive occidentale du lac Tanganyika dans l'Etat indépendant du Congo, et pénétrera sur le territoire allemand pour gagner la côte occidentale du Victoria Nyanza, puis entrera dans l'Ouganda. De la sorte, il ne traverserait le territoire allemand que sur 400 milles environ.



LE CHEMIN DE FER DU CAP AU CAIRE.—Projet de pont sur le Zambèze

tuée par des chemins de fer surtout, mais aussi, pour partie, par des voies navigables.

Le chemin de fer serait conduit jusqu'au lac Nyassa. Au delà, sur 500 milles, le trajet s'effectuerait par bateau sur le lac Nyassa. Du lac Nyassa au lac Tanganyika, à Abercorn, on construirait une ligne de 290 milles, puis on remonterait le lac Tanganyika en bateau sur 640 milles. Du nord du Tanganyika au lac Albert, on se servirait du chemin de fer et du bateau, puis la traversée du lac Albert (300 milles) s'effectuerait en bateau. Un chemin de fer de 200 milles conduirait de ce lac à Lado sur le Nil, et l'on descendrait le fleuve de Lado à Khartoum (1,600 milles). Pour ce qui est du chemin de fer de Khartoum au Caire, il faut d'ailleurs remarquer qu'une lacune existe aussi. La ligne est construite de Khartoum à Berber et uadi-Halfa, mais de Ouadi-Halfa à Assouan, on utilise le fleuve, et, sur cette longueur, il y aurait à établir un raccordement qui est d'ailleurs en projet.

Malgré le désir et les efforts des Anglais, il sera impossible que la ligne du Cap au Caire soit en territoire exclusivement britannique. Dans sa partie centrale, la voie devra emprunter, soit le territoire de l'Est-Africain allemand, soit celui de l'Etat indépendant du Congo sur une longueur d'environ 1,000 milles.

En même temps que la ligne s'avance la Compagnie des voies ferrées de la Rhodesia augmente son matériel ; elle possède déjà le seul train de

zaine les plus belles pièces au marché de la ville voisine, il crut nécessaire de couper court à toute tolérance, et ordonna à ses gardes de se montrer impitoyables envers n'importe quel délinquant.

On ne tarda pas à lui amener un pauvre diable surpris emportant deux lapins.

—Comment, c'est toi qui dépeuple mes garennes ! s'écria M. de X..., qui connaissait l'homme pour l'avoir occupé à diverses reprises. T'imagines-tu que je nourris des lapins pour les envoyer dans ta casserole ? Tu sais pourtant bien à quoi tu t'exposes.

Le braconnier faisait une mine si piteuse que le duc sentit sa colère se fondre.

—Faites excuse, m'sieu le duc, balbutia le braconnier, si j'ai tendu des collets, c'est qu'les petits ont faim à la maison. Y a de la misère chez nous, et si vous saviez c'que ça m'fend le coeur de voir ces innocents demander du pain !

—Diable ! tu as des enfants ?

—Trois, m'sieu l'duc, et le dernier n'a que quinze jours.

—Trois enfants... Ah ! dit le duc, ayant l'air de réfléchir.

Puis, faisant la grosse voix :

—Et combien m'as-tu volé de lapins ?

—Deux seulement, répondit l'homme, tout tremblant ; deux, pas plus, et c'est la première fois !

—Comment, malheureux ! s'écria le duc, comment, tu as trois enfants et tu ne m'as pris que deux lapins ! Garde, donnez-lui encore un lapin !

En temps de chasse

M. le duc de X..., qui passe à juste titre pour l'un des meilleurs fusils de France, fait preuve à l'occasion d'un coeur non moins excellent.

Voici le trait qu'on nous rapporte :

M. de X... est propriétaire d'un parc immense et très giboyeux, mais dans lequel les braconniers font merveille.

Furieux d'apprendre que certains paysans, non contents de se régaler de ses faisans et de ses lapins, expédiaient par surcroît et à la dou-

UN FRUIT EXOTIQUE DEVENU POPULAIRE : LA BANANE

A mesure que le temps marche, les distances diminuent. Les pays se rapprochent les uns des autres.

C'était, il y a cinquante ans, faire un grand voyage que d'aller à Alger. Il est plus simple, aujourd'hui, de se rendre au Sénégal ou à New-York.

Et de cette vitesse plus grande des moyens de transport, des perfectionnements apportés aux modes de locomotion et en même temps de l'abaissement progressif des tarifs est née une transformation parallèle dans les conditions générales économiques qui régissent la production du monde.

Une des conséquences de ces modifications a été de voir apparaître, sur nos marchés, des produits nouveaux et de rendre ordinaire ce qui était rareté. De ce nombre sont les bananes. Il y a vingt ans, on les connaissait à peine chez nous. Il y a dix ans, on commençait à en voir vendre quelques régimes dans la boutique des marchands de comestibles les plus en renom. Il y a cinq ans, on en vendait, rien qu'à Paris, plus de 10,000 régimes par an. Et l'année en cours verra passer par les marchés parisiens plus de 60,000 régimes.

C'est devenu un fruit populaire. Les petites voitures en vendent à profusion dans les rues de la capitale française, et leur modeste prix fait que chacun en veut goûter d'abord, et que, reconnu par la plupart fruit excellent, la banane se propage et se vulgarise.

En Angleterre, la banane a depuis longtemps pris sa place dans la consommation courante. La quantité vendue chaque année est décuple de celle de Paris. Mais il y a une raison à cette différence de chiffre. A Paris, les fruits des vergers gardent et garderont toujours la grande place. A Londres, il faut tout importer, pommes, poires, raisins, et les bananes sont entrées, normalement, dans ce torrent d'importation.

D'OU VIENNENT LES BANANES ?

D'où viennent les bananes ? Si l'on s'en rapportait au cri des marchands ambulants, on croirait que les bananes viennent toutes des régions chaudes de l'Amérique. On les vend sous le nom de : bananes du Brésil, bananes d'Amérique. L'origine de celles que nous voyons à Paris est moins lointaine. C'est d'une façon à peu près exclusive, jusqu'à présent, les îles Canaries et aussi, pour une petite part, les îles Madère qui ont eu le monopole de cette production en vue de la consommation européenne.

Les Canaries ont retrouvé dans la production de la banane une nouvelle prospérité agricole. La culture du cactus nopal, ruinée par la fabrication des couleurs artificielles qui se sont substituées à la cochenille, a été remplacée par les plantations de bananiers. Rapidement, cette culture a pris un tel essor que, sous son impulsion heureuse, les terrains aptes à sa production ont acquis une valeur considérable : un hectare de bonne terre à bananiers vaut à l'heure actuelle jusqu'à 1,500 et 2,000 dollars. Et c'est merveille de voir ce sol médiocrement fertile se couvrir cependant, grâce aux soins, aux apports de terre, d'engrais et d'eau, de la superbe végétation des opulents bananiers. Leur verdure remplit les vallées, escalade les pentes, gravit les escarpements, et partout où un pouce de terre peut tenir, jusque dans les anfractuosités de rochers, on fait un sol factice pour y cultiver la plante précieuse.

Il s'en faut pourtant que le bananier ait rencontré là la plus grande somme des conditions naturelles nécessaires à son meilleur développement. Mais on a, par des moyens artificiels, augmenté l'épaisseur de la couche de terre ; on l'a fertilisée par les engrais, on l'a vivifiée par l'eau des irrigations péniblement puisée dans des puits.

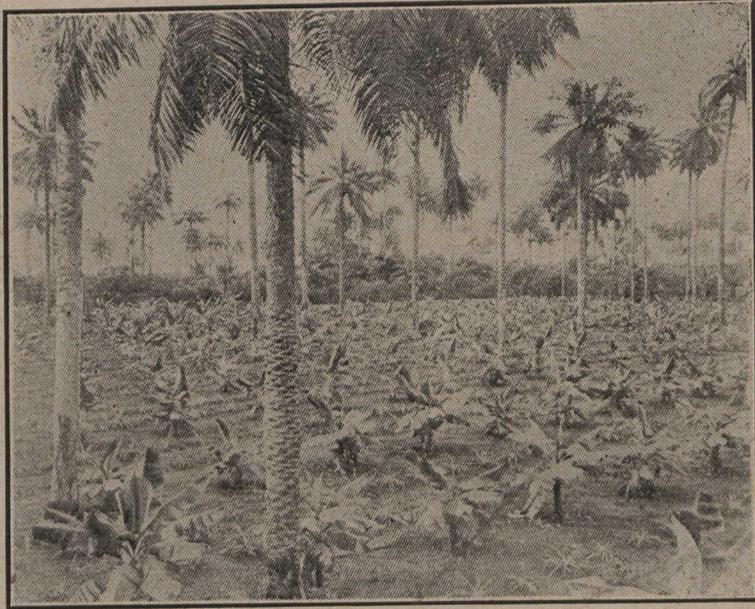
A quoi tient alors ce développement magique ? A ce seul fait que les Canaries étaient la seule terre dont la situation fût assez chaude pour permettre la culture du bananier, en même temps qu'assez peu éloignée de nous pour que les fruits

puissent être transportés normalement, sans le secours d'aucune disposition spéciale, jusqu'en Europe. Et c'est de là qu'est venue cette sorte de monopole conservé jusqu'à présent.

Cependant, on a voulu, en ces temps derniers, s'affranchir, en Angleterre, de cette monopolisation gênante. Se départissant, pour une fois, de la règle de laisser toute tentative se suffire à elle-même, le gouvernement britannique a accordé une large subvention pour essayer l'importation en Angleterre des bananes de ses colonies lointaines et particulièrement de la Jamaïque. L'administration française ne restait pas indifférente à des essais analogues, et, avant même que ceux de l'Angleterre fussent entrepris, le service technique agricole du département des colonies, le Jardin colonial, essayait en 1900 d'importer de la Martinique des bananes et divers autres fruits des Antilles. Les envois se firent bien ; mais il fut reconnu que, pour ce qui est des bananes, les transports de régions aussi éloignées ne trouvaient pas leur compensation dans le prix de vente. Les essais faits en Angleterre, sur une vaste échelle, ont conduit à des résultats absolument négatifs, et, à l'heure actuelle, le projet des importations d'Amérique en Europe est complètement abandonné.

BANANES FRANÇAISES

Il est à prévoir, cependant, que les producteurs des Canaries ne resteront pas longtemps encore les seuls maîtres du marché. Depuis quelque temps, en effet, des études activement et méthodiquement poursuivies ont démontré qu'il serait



Une jeune plantation en Guinée : bananes et ananas

possible à une des colonies de la côte occidentale d'Afrique de produire des bananes. Grâce à l'heureuse impulsion qu'a su donner à ces essais le distingué gouverneur de la Guinée française, M. Consturier, secondé par l'actif directeur du jardin d'essai de la colonie, M. Teissonnier, le fait de pouvoir cultiver des bananes en Guinée dans des conditions infiniment plus favorables qu'aux Canaries est définitivement démontré. Ces bananes sont même plus belles et meilleures que celles des Canaries, et elles seront appréciées de ceux-là mêmes qui, jusqu'à l'heure présente, n'ayant goûté qu'à celles-ci, trouvent ce fruit médiocre.

Restait un point à élucider. Ces bananes pourraient-elles être importées ? Supporteraient-elles les conditions d'expédition ordinaire, sans le secours des chambres froides dont on était obligé de se servir pour l'importation des bananes d'Amérique ? C'est à résoudre ces questions que s'est attaché le Jardin colonial. Grâce au concours bienveillant de commerçants parisiens, il lui a été possible d'établir, par une série d'expériences faites l'année dernière, que, non seulement ces régimes de bananes, bien emballés dans des caisses garnies de papier et de ouate, pouvaient être importés régulièrement sans augmentation de frais sensible sur le transport des Canaries, mais encore que ces fruits trouvaient sur nos marchés un prix de faveur. Aujourd'hui, le fait est jugé : la culture de la banane en Guinée française est de nature à assurer à ceux qui l'entreprendront les plus beaux bénéfices.

Encore faut-il que de semblables entreprises

soient conduites avec beaucoup de méthode et une grande prévision. Mais tous ceux que la question intéressera trouveront auprès du service agricole du ministère des Colonies des renseignements précis sur cette question.

Ce n'est pas le lieu, ici, d'entrer dans tous les minutieux détails qu'il importe de connaître pour entreprendre une semblable exploitation et en établir le bilan : mais il n'est pas inutile de citer, du moins, quelques chiffres. C'est ainsi qu'il importe de savoir que le bananier fructifie dès la première année de sa plantation et que cette fructification se maintient pendant de nombreuses années ; que l'on plante au moins mille bananiers à l'hectare et que chaque plant arrive à donner facilement trois à quatre régimes, parfois même cinq à six.

Pour ce qui est du prix de vente, il varie à Paris, au marché de gros, entre \$2 et \$2.50 pour les petits régimes, et atteint \$4 et même \$5 pour les plus beaux.

Tout porte donc à croire qu'avant qu'il soit longtemps la Guinée, où des concessions gratuites sont encore données, verra se multiplier les entreprises de plantations de bananes. Puissent-elles, un jour, prendre l'importance qu'elles ont dans la Colombie et à Costa Rica, où des lignes de chemin de fer spéciales amènent sur des bateaux les chargements destinés à alimenter les marchés de l'Amérique du Nord.

LA CONSOMMATION DE LA BANANE AUX ETATS-UNIS

La consommation de la banane a pris, en effet, aux Etats-Unis, un développement véritablement prodigieux. Là, elle n'est pas seulement considérée comme un fruit savoureux : elle est entrée, depuis plusieurs années, dans l'alimentation générale. Les classes laborieuses l'apprécient particulièrement. On la mange de toutes façons : crue ou cuite. Coupée en tranches, elle sert au goûter de l'écolier et de l'ouvrier, ou bien elle entre comme légume dans la préparation des potages ; cuite au four ou sous la cendre, elle remplace la pomme de terre et même le pain. On la mange aussi frite ; on en fabrique des gâteaux et des bonbons ; enfin, par la dessiccation, on peut en faire une farine qui sert à préparer une boisson saine et rafraîchissante.

Ces multiples usages expliquent l'importance extraordinaire de l'importation américaine et se justifient par le bas prix du produit, qui ne coûte pas plus de 10 à 20 centins la douzaine, suivant les saisons.

L'espèce la plus appréciée aux Etats-Unis est celle dite de "Taïta" ou de "Taïti", qui donne des régimes com-



Phases de la transformation de la fleur en fruit

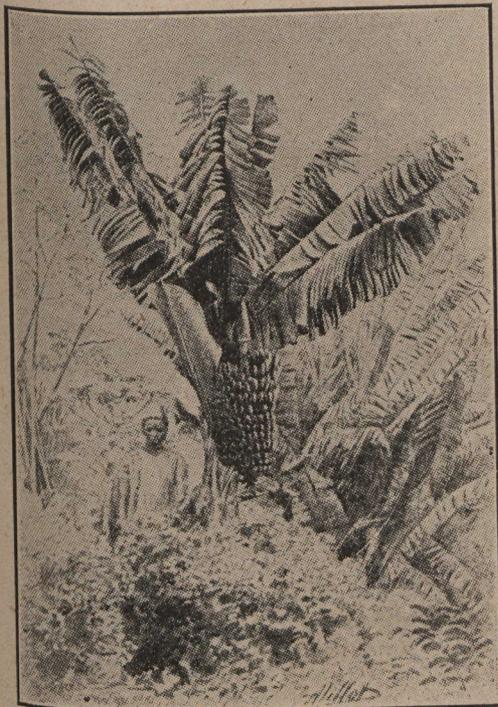
pacts et réguliers, d'un poids presque toujours égal, et qui supporte plus facilement le transport. Cette question du transport est primordiale ; la banane devant être cueillie un peu avant sa maturité, alors que le fruit a atteint tout son développement. Il mûrit alors en douze ou quinze jours ; c'est le temps maximum de voyage qu'il peut supporter pour arriver sur place dans de bonnes conditions de vente.

L'Amérique Centrale et les Antilles, où le climat chaud et humide convient particulièrement à la culture de la banane, sont les grands fournisseurs des Etats-Unis.

Le transport se fait par bateaux à vapeur de fort tonnage, dits " vapeurs bananiers ", aménagés spécialement à cet effet. Chacun d'eux peut transporter 15,000, 20,000 et même jusqu'à 30,000 régimes.

Les bananes sont amenées au quai d'embarquement du cours d'eau le plus proche par des wagons circulant sur des voies ferrées qui desservent toute l'étendue des plantations.

Dans l'une de nos gravures, on aperçoit la voie ferrée s'étendant à perte de vue à travers une plantation. Dans une autre, un train entier de bananes, chargées en vrac, comme chez nous les pommes de terre ou les betteraves, stationne au quai d'embarquement, où l'on transborde les régimes sur les chalands qui iront accoster les vapeurs bananiers. Ces deux vues sont prises dans la plantation du Rio-Coelé, à Costa-Rica, l'une des plus grandes du monde, et qui appartient à une société française.



Bananier en fruit au jardin d'essai de Konakry (Guinée)

Il y a douze ou quinze ans à peine, ce fruit n'était importé aux Etats-Unis qu'en très petites quantités ; quelques milliers de régimes seulement. Aujourd'hui, l'importation totale se chiffre par 50 millions de régimes, représentant un tonnage de 2,600,000 tonnes, d'une valeur approximative de 260 millions de francs.

L'augmentation annuelle de ces dernières années est estimée à 4 millions de régimes, représentant 200 millions de kilos, et, malgré cette augmentation considérable dans les importations, les demandes restent toujours supérieures aux offres.

Il était certain qu'un pareil trafic devait amener, au pays des trusts, la formation d'un syndicat d'accaparement. Dès 1899, le " trust de la banane " était établi par la puissante Société dénommée " United Fruit Company ", dont le but est de prendre des intérêts dans la plupart des compagnies faisant le commerce des fruits et dans les plantations elles-mêmes. Le capital de cette Société est de 25 millions de dollars.

Ces quelques chiffres suffisent à donner une idée de l'avenir qui peut être envisagé par le commerce de la banane en France, si, d'une part, on développe la culture dans ses colonies africaines, et si, d'autre part, on l'importe dans des conditions de prix et de qualité susceptibles d'en favoriser la vulgarisation.

QUAND UN PAPE MEURT

Une antique coutume veut que, lorsqu'un pape meurt, le cardinal Camerlingue, c'est-à-dire le cardinal Chambellan, qui est actuellement le cardinal Oreglia di San Stefano, doyen du Sacré Collège et le seul survivant des cardinaux créés par Pie IX, se rende à la chambre de la dépouille mortelle, revêtu de ses vêtements pontificaux et entouré des cardinaux, des prélats et des hauts dignitaires civils. Trois fois il frappe à la porte avec un marteau d'argent. Puis il s'avance auprès de la couche mortuaire et frappe aussi de son marteau la poitrine et le front de l'illustre défunt, l'appelant à chaque coup par son nom.

Le Camerlingue tombe ensuite à genoux et proclame d'une voix haute : " Dominus Papa noster mortuus est " — Notre Seigneur, le pape est mort.

Les intendants du Vatican présentent alors au Camerlingue l'Anneau du Pêcheur et les Sceaux de la Papauté, ainsi qu'un document attestant que le pape est mort. Cette cérémonie terminée, le corps est embaumé, revêtu des vêtements de la papauté et confié aux chambellans du Vatican. Il est d'abord transporté à la chapelle Sixtine et de là à la grande Basilique, par un chemin dérobé, où il est exposé pendant trois jours dans la chapelle du Saint-Sacrement, sur une couche somptueuse drapée de deuil. Quatre officiers de la Garde Noble, l'épée au clair, montent constamment la garde autour de la dépouille. Le corps est exposé de façon à permettre aux fidèles de lui baiser les pieds.

Pendant cette période de deuil, toutes les églises de Rome sont décorées de leurs vêtements funèbres, et des messes sont chantées et des prières dites pour le repos de l'âme du pontife défunt. L'on prie également pour le futur pape.

Léon XIII a demandé que son service funèbre eût lieu avec le plus de simplicité possible et de très bonne heure le matin. Il a même pensé à son cercueil, qu'il veut en bois et sans parure.

LA FORTUNE DE LÉON XIII

On estime à \$20,000,000 la fortune de Léon XIII, répartie de la sorte :

Diamant, don du président Kruger . . .	\$1,000,000
Bague montée d'un diamant et d'un rubis, don du Sultan de Turquie . . .	100,000
Service de toilette orné de bijoux, don du Shah de Perse . . .	700,000
Croix pastorale avec diamant, don de la reine Victoria . . .	200,000
Croix ornée de diamants, don des catholiques des Etats-Unis . . .	20,000
Quatre bagues montées en diamants, don du Khédive . . .	600,000
Ecrin en or, don de l'empereur d'Autriche . . .	100,000
Calice orné de bijoux, don de la reine régente d'Espagne . . .	200,000
Statue en or de saint Jean l'Evangéliste, don des Chevaliers de saint Jean . . .	750,000
Divers souvenirs précieux venant d'autres personnes . . .	6,000,000
Contribution du jubilé, en or . . .	3,000,000
Legs pendant les derniers dix ans . . .	11,000,000
Sa part du Denier de saint Pierre pendant les derniers dix ans . . .	4,000,000
	<hr/>
	\$27,670,000
Donations aux pauvres durant les derniers dix ans, plus de . . .	7,000,000
Balance en chiffres ronds . . .	20,000,000

Léon XIII est un administrateur de premier ordre. De goûts simples, menant une vie d'anachorète, il a su, tout en donnant la plus large part possible aux exigences de l'étiquette pontificale, solder chaque année de son règne par des surplus. Ajoutons que Léon XIII a des biens personnels qui lui viennent de sa famille, lesquels biens il a fait un partage entre ceux de ses proches qui en ont le plus besoin à cause de leurs positions sociales. Ses manuscrits vont aussi à ces derniers. Ils sont incontestablement plus précieux que les legs en argent qu'il a faits entre autres au comte Camillo Pecci, dont l'état de fortune est, dit-on, terre à terre.

FRAPPANT EXEMPLE DE DOUBLE VUE

Un certain nombre d'employés de chemin de fer étaient réunis dans le salon d'un hôtel de Saint-Louis, échangeant, comme c'est souvent le cas dans les réunions d'hommes d'une même profession, leurs idées et leurs souvenirs. Peu à peu, la conversation tourna au surnaturel et, au nombre des récits de faits étranges qui se succédèrent, l'histoire suivante est certainement celle qui frappa le plus vivement les auditeurs :

Il y a quelques années, commença le narrateur, un ingénieur mécanicien nommé Boardman, habitant dans la ville de Garrett, dans le nord de l'Indiana, tête de ligne du chemin de fer Baltimore et Ohio, était gravement malade et délirait au point de devenir dangereux.

Un soir, en causant, on lui apprit que la locomotive numéro 712, la sienne, avait été appelée pour un service extra, et que le mécanicien Mosts, qui la montait, avait reçu l'ordre de suivre le train numéro 5.

La locomotive 712 était l'orgueil de la ligne et du pauvre malade.

C'était la première fois qu'un autre que Boardman la montait, car jusque-là, pour ne pas affliger son mécanicien ordinaire, le contremaître en avait réservé la conduite.

Mais, une troupe d'opéra ayant besoin de se rendre de Chicago à Washington (853 milles) en vingt heures, on avait dû faire sortir la malheureuse machine ; elle seule était capable d'accomplir un pareil tour de force.

La nouvelle avait affecté Boardman, qui, comme inspiré, suivait, dans son lit, le trajet accompli par " sa " locomotive, avec une lucidité étonnante.

—Hickville ! Ah ! comme elle file ! Elle monte la pente de Saint-Joë comme le vent ! Vingt-deux milles ; un arrêt pour l'eau ; elle ralentit au passage à niveau ; trente minutes d'écoulées !

Puis il resta silencieux pendant un moment et reprit :

—Bonté du ciel ! Ecoutez comme elle marche ! File, ma belle.

Les camarades qui le veillaient se regardaient, effarés. Avait-il réellement le pouvoir de suivre les mouvements du train ?

—Tiffin ! signal rouge ! Attendez les ordres ! Mon Dieu !

Il élevait les mains, comme s'il tenait une dépêche, et il lut :

" Train suivant le numéro 5. — Préparez-vous à rencontrer votre Créateur."

Et il retomba mort sur son oreiller.

Ses amis furent épouvantés ; ils crurent voir la terrible calamité annoncée par le mourant.

L'un d'eux, plus frappé que les autres, se rendit, en courant, à la station et s'écria en entrant :

—Pour l'amour de Dieu, Dixy, arrête le second 5 à Republic.

L'employé ne demanda aucune explication, la figure de son collègue lui en servait. Il envoya l'ordre, puis attendit la réponse au milieu d'un silence lugubre. Elle arriva.

"Second 5 est arrêté. Le conducteur désire savoir pourquoi."

On raconta la mort de Boardman à l'employé du télégraphe, qui répondit tout de suite : " Avons eu un terrible pressentiment. Dites au conducteur de marcher avec précaution jusqu'à la jonction de Chicago."

Cet ordre était à peine envoyé que l'employé recevait le suivant :

" Arrêtez "second" 5 à Republic. Le premier 5 a déraillé. La machine et trois wagons sont hors la voie. Le mécanicien s'est tué en sautant."

Mais, sans l'ordre préalable donné sur la vision du malade, cette dépêche serait arrivée trop tard.

Et l'homme, dont le pressentiment avait sauvé la vie à une centaine de ses semblables, gisait, mort, dans sa demeure, entouré de sa famille en pleurs.

COURTE MONOGRAPHIE

Le BAUME RHUMAL est délicieux à prendre. Il coupe un rhume avec autant de facilité qu'on casse une allumette en deux.

LES RÊVES

Ce que sont les rêves.—Différentes explications.—Philosophie du rêve.—Rêves célèbres.—Le rêve dans les arts.

Lorsque nous sommes endormis, et pendant que notre corps repose, le cerveau continue à fonctionner.

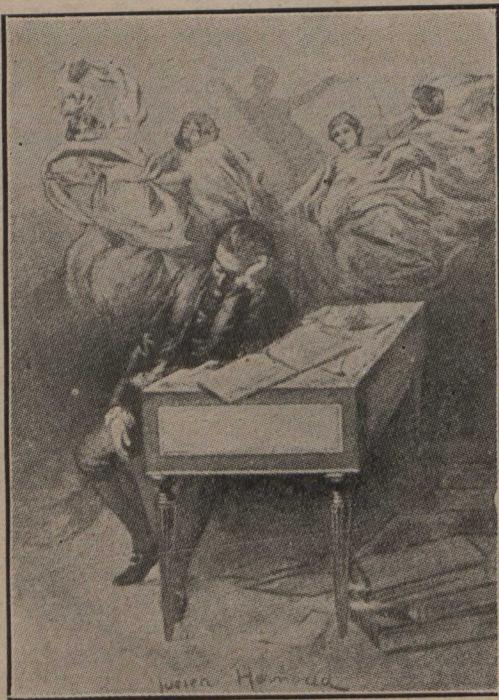
Tout le monde sait que, dans la machine humaine, le cerveau est le point mystérieux où se combinent les éléments matériels de notre individu, et les autres, ceux que nul ne connaît encore, et qu'on désigne vaguement sous des noms variés : âme, esprit, intelligence, souffle vital, etc. Ces appellations diverses servent de drapeau à une infinité de sectes philosophiques, et de point de départ à la plupart des religions. Mais la vérité—pour les deux écoles extrêmes, matérialisme et idéalisme, comme pour les autres — c'est que nous savons fort peu de chose sur le corps humain, et que nous ne savons rien, absolument rien, sur ce je ne sais quoi qui l'anime et qui lui donne la pensée.

On peut dire que le rêve est le fonctionnement de la pensée pendant le sommeil.

Le sommeil comprend plusieurs étapes. Vous êtes fatigué, vous sentez le besoin de repos, vous vous couchez pour dormir. Vous ne dormez pas tout de suite : vos yeux sont fermés, vous n'avez presque plus conscience de ce qui se passe autour de vous, et cependant, si l'on vous parle, vous entendez encore la question posée. Vous y répondez même, sans, quelquefois, vous le rappeler le lendemain. Puis, comme si vous vous enfoncez un peu plus dans une obscurité apaisante, les sensations extérieures ne vous arrivent plus que très diminuées et comme à travers un voile opaque. Une lumière, un bruit, une odeur peuvent encore frapper vos sens, mais le sommeil les a déjà engourdis, et c'est à peine s'ils traduisent à votre cerveau l'impression reçue. C'est dans cette première période du sommeil que se produisent les phénomènes connus sous le nom de cauchemars. Les sensations n'étant plus nettement transmises au cerveau, celui-ci les dénature. La flamme d'une veilleuse vacille pendant votre premier sommeil, et, vous vous réveillez épouvanté par la vision d'un incendie. La pendule sonne au moment où un oreiller vous pèse sur la tête, et il vous semble avoir reçu le coup formidable d'un marteau de forgeron ; une digestion mauvaise, une position maladroite du corps suffisent alors pour provoquer, dans ce demi-sommeil, des terreurs aussitôt dissipées par un réveil brusque.

Ensuite, toutes les sensations s'atténuent encore et disparaissent entièrement : les bruits, les rayons lumineux, les odeurs, les frôlements même, tout se confond.

C'est le vrai sommeil, le repos complet du corps. Et c'est l'heure où la toile se lève sur un monde nouveau. Les poètes l'ont dépeint dans



Beethoven, dans ses songes, entendait le thème musical

tous les temps, et les penseurs ont cherché à l'expliquer.

On peut dire qu'à ce moment la "folle du logis", notre imagination, livrée à elle-même et débarrassée de la réflexion imposée par ce que nous sentions, étant éveillés, s'en donne tant qu'elle veut et bat la campagne.

DIFFÉRENTES EXPLICATIONS DU RÊVE

Nous employons indistinctement dans la langue courante, deux mots — rêve et songe — qui signifient pourtant deux choses différentes.

Tous deux, le rêve et le songe, se produisent dans cette période du sommeil absolu, mais chacun, avec une intensité spéciale et un développement particulier.

Nous avons dit que, tandis que le corps repose, inerte et presque insensible, le cerveau continue à travailler. Les débris de sensations, les souvenirs récents, ou anciens, les vagues perceptions qui nous arrivent, servent d'aliment à cette activité du cerveau, de ces lambeaux du monde extérieur. De ces morceaux de réalité sans suite ni unité, sans précision, le cerveau s'empare. Il les retourne, il les déforme, il les transforme même complètement, et ce qui, tout à l'heure, quand nous nous endormions à peine, n'aurait été qu'un cauchemar vite interrompu, devient maintenant que nous dormons tout à fait, une suite d'événements invraisemblables et absurdes, le plus souvent. C'est là le rêve.

Le songe est encore plus inexplicable. Alors que le rêve semble avoir un point de départ dans une sensation incomplètement reçue, au milieu du sommeil, le songe, lui, se déroule en nous, sans que nous puissions établir un rapport entre sa naissance et une sensation quelconque.

La seule explication qu'on ait cherché à en

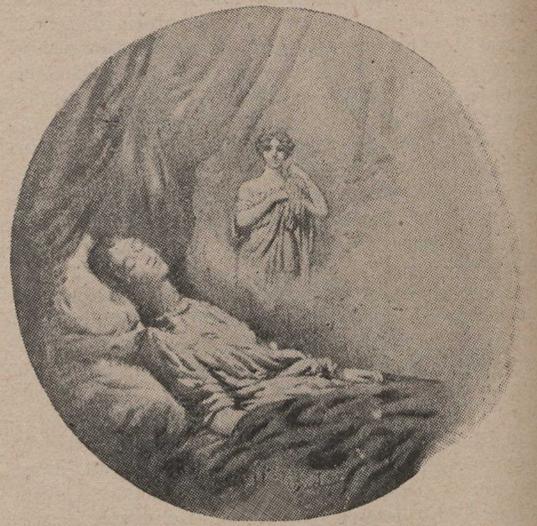


Le cauchemar

donner, c'est que le sujet d'un songe se rapporte en général à une préoccupation intime du reste, chacun de nous peut en faire personnellement l'expérience. Lorsque, dans la journée, il s'est produit un petit fait qui avait son importance pour nous, presque toujours ce fait donne lieu à un songe. Le souvenir de ce fait, amoindri par les événements courants de notre vie journalière, s'était logé dans un coin du cerveau, et, la nuit suivante, quand notre organisme repose, ce souvenir se réveille, s'agrandit, prend des proportions énormes et nous entraîne à sa suite, dans des divagations involontaires que nous nous rappelons vaguement, le lendemain matin.

PHILOSOPHIE DU RÊVE

Et si notre esprit se laisse ainsi entraîner pendant la nuit, c'est que, sans toutefois cesser complètement d'agir, il se détend dans un repos relatif, comme le corps dont il fait partie. Au lieu de concentrer ses forces sur un seul point, comme il en avait la volonté, pendant toute la journée, il s'abandonne aux premières idées venues. Du reste, ce besoin de repos se fait sentir quelquefois dans la journée et : "l'homme a si bien conscience, dit Jouffroy, de l'identité de ces deux états, qu'il l'appelle, l'un : l'état de rêve, et l'autre : l'état de rêverie". D'autres faits doivent nous



Raphaël, en dormant, admirait la Galathée

faire admettre qu'un coin du cerveau peut sommeiller en quelque sorte et s'éveiller tout à coup pour donner lieu au développement d'un long rêve. Ce n'est pas seulement pendant le sommeil, que des phénomènes de ce genre se produisent. Dans certains cas d'amnésie partielle, une personne qui savait deux ou trois langues, anglais, allemand, russe, en dehors de sa langue maternelle — le français, par exemple, peut très bien, à la suite d'une maladie, oublier complètement cette langue maternelle, et retenir les autres. On cite des maladies nerveuses dans lesquelles des sujets se mettent un beau jour à prononcer des mots incompréhensibles. Le hasard permet de reconnaître dans ces mots un patois, un idiome étranger, et tout s'explique lorsqu'après recherches faites, on apprend que le malade a vécu, tout enfant, dans le pays où se parle le langage dont il se sert. C'est encore un coin du cerveau qui sort brusquement de son engourdissement.

Pour en revenir au rêve, on peut donc affirmer que le cerveau continue à travailler et à penser pendant le sommeil, absolument comme les poumons continuent à respirer et le cœur à battre. En voici des preuves historiques : le sculpteur grec Phidias voyait au cours de ses nuits le Jupiter qu'il était en train de sculpter, d'après les poèmes d'Homère. Raphaël admirait, en dormant, la Galathée dont il n'avait pu trouver le modèle vivant parmi toutes les beautés qu'il connaissait. Beethoven, qui était devenu complètement sourd, entendait dans ses songes, le thème que son imagination musicale développait en lui. Franklin répétait souvent que les difficultés dont il n'avait pu venir à bout dans la journée, s'aplanissaient pendant son sommeil et qu'il en trouvait la solution. Combien de mathématiciens, comme Condorcet, ont achevé en rêvant la démonstration qu'ils avaient cherchée en vain toute la journée ! Combien de musiciens, comme Tartini, ont, eux aussi, surpris en dormant le motif qu'ils poursuivaient ! Lorsqu'on dit couramment que "la nuit porte conseil", on ne pense pas au Rêve ; et pourtant, d'après tous ces exemples, le sommeil n'a-t-il pas souvent permis au cerveau puissant d'un grand homme l'achèvement complet d'un travail ou l'éclosion d'une idée ?

Il est donc certain, sans pousser plus loin ces considérations, que la manifestations de l'activité du cerveau pendant la nuit — rêves ou songes — n'a rien de surnaturel ni d'extraordinaire. Ce sont, pour les rêves, les derniers tours d'une machine lancée à toute vitesse, quand son foyer est couvert pour la nuit ; et, pour les songes, le réveil subit d'une flamme, dans un feu qui couve.

La meilleure preuve de ce travail purement mécanique, c'est que dans l'échelle des êtres vivants, nos animaux domestiques, dont l'infériorité est admise par rapport à nous, rêvent eux aussi. Le chien endormi devant le feu s'agite soudain et remue sa queue sous l'influence d'une sensation extérieure. Il a entendu son maître ou il a senti une odeur de cuisine qui lui a rappelé sa pâtée. N'est-ce pas encore l'explication à donner du rêve chez les petits enfants, qui n'ont pourtant pas de souvenirs ni de préoccupations dans leur mignonne tête, et qui, parfois, dans leur sommeil, sourient ou font marcher leur bouche, comme s'ils étaient ?

Les gens qui réfléchissent s'en tiennent donc là : ils constatent les rêves et s'étonnent de leur bizarrerie, sans chercher aucun rapport entre ces phénomènes physiques et le mystère de notre destinée.

Mais tout le monde ne réfléchit pas, et beaucoup nous avons tous vue à l'étalage des libraires, est la preuve palpable de cette crédulité puérile qui abuse les esprits bornés et fait la fortune des intrigants. Le berger qui explique au fond du Berry les rêves des braves gens qui viennent le consulter, est un exploiteur aussi adroit que l'élève de Mlle Lénormand, dont l'annonce discrète revient à la quatrième page de nos journaux. Et pourtant, on ferait un volume de tous les récits convaincants, parfois même inquiétants, de tous les rêves célèbres, qui, au dire des narrateurs, ont été en même temps des prédictions.

REVES CELEBRES

Le rêve de Simonide, qui est averti de ne pas s'embarquer et qui apprend que le navire sur lequel il allait partir a été perdu corps et biens, est aussi curieux que celui de cet ami de Cicéron, auquel apparaît trois fois de suite un de ses voisins, venant lui demander du secours, et que le dormeur, une fois réveillé, trouve assassiné. Un roi d'Angleterre voit en songe la tête sanglante de son fils, demeuré à Londres pendant une épidémie de peste, et il apprend le lendemain que son enfant est mort victime du terrible mal. Nous entrons, avec ces faits, dans le domaine de la télépathie, force très incomplètement connue, dont l'existence paraît démontrée par des milliers d'exemples. Le plus célèbre est l'anecdote de l'officier de marine qui, au cours d'une traversée lointaine, est réveillé, dans la nuit, par un cri terrible. Effrayé, il prend note du phénomène et constate douloureusement, au courrier de l'escale suivante, qu'à la même heure, dans la même nuit, sa femme mourait à Paris. Un autre fait à l'appui de ces avertissements extraordinaires, c'est l'histoire du général de Pelleport, la veille de la bataille d'Eylau, voit passer, dans son rêve, une jeune femme et entend l'apparition lui annoncer qu'il sera blessé, et ramassé mourant.

Et le général de Pelleport, le lendemain, haché de coups de sabre, pendant la fameuse bataille, ne devait la vie qu'à un hasard miraculeux.

Ces exemples, que nous appelons des coïncidences curieuses, n'ont pas moins, pour les consciences vaines, des preuves irréfutables de l'importance des rêves et de l'intérêt avec lequel chacun devrait se soumettre à leurs indications.

Il suffirait pour remettre les choses au point, de faire remarquer à ceux qui croient aux songes, que les prédictions réalisées sont rares, et que, depuis vingt siècles bientôt, beaucoup d'autres dormeurs que ceux cités par eux, ont rêvé, retenu, et annoncé des événements qui ne se sont jamais produits.

LE REVE DANS LES ARTS

Quoiqu'il en soit, nous constatons que, de tous temps, les rêves ont frappé l'imagination des hommes. Tous les arts ont trouvé dans ces descriptions un aliment inépuisable.

Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Lucain, Lucrece, pour parler des poètes anciens, en ont raconté dans leurs épopées.

Au XVII^e siècle, il n'était pas de bonne tragédie sans le récit terrifiant d'une nuit d'insomnie, et le songe d'Athalie, que nous avons tous appris et récité sur les bancs de l'école, est resté le type achevé de ces morceaux littéraires. Shakespeare, dans "Roméo et Juliette", a décrit d'une façon exquise, l'équipage fantastique de la reine Mab, qui glisse dans les rayons de lune et fait naître en passant les rêves dans tous les cerveaux endormis.

La musique a cherché souvent à traduire l'étrangeté des visions apparues au cours du sommeil, mais si les sons donnent par eux-mêmes l'impression légère d'un rêve, ils traduisent avant tout la personnalité du compositeur.

La sculpture et surtout la peinture ont fixé d'une façon plus palpable pour nos sens, les lignes

vagues et brumeuses du songe. L'échelle de Jacob a inspiré Murillo ; d'autres tableaux de sujets semblables sont restés célèbres. Joseph, en sa prison et expliquant à ses compagnons de chaînes le sens des rêves qu'ils ont fait. Le songe de la Béatrice du Dante... Le songe de Beethoven... Le songe de la Vierge, représenté presque à chaque salon... N'est-ce pas la traduction générale d'un rêve épique, que la "Revue nocturne" de Raffet ; dans la nuit pâle, Napoléon sur son cheval blanc, voit défiler, dans une charge fantastique, les escadrons de sa grande armée. Tous les morts de cette sublime époque se sont réveillés, pour être présents à l'appel, et sous le casque de chacun de ces cavaliers, on se demande, en face de la lithographie, si c'est une tête vivante, ou le masque osseux d'un cadavre... Et, enfin, le tableau de Detaille, que nous connaissons tous, ce "Rêve" de nos petits soldats, endormis la veille d'une bataille, et voyant passer dans le ciel empourpré, toutes nos gloires nationales !...

Les rêves ont toujours étonné, et comme il est probable que, malgré les progrès de la science, l'être humain sentira longtemps encore le besoin irrésistible du sommeil, les rêves continueront à surprendre. Ils continueront aussi à séduire l'esprit humain, pour qui la chimère et les vaines



Simonide est averti de ne pas s'embarquer

imaginations seront toujours un besoin et même un repos. Aucun de ceux qui prennent plaisir à s'illusionner ne se rappelleront les silhouettes des deux augures de la Vieille Rome, bedonnants respectés, qui se tiennent le ventre, en riant de la naïveté de ceux à qui ils viennent d'expliquer le sens des oracles et des songes !

Les explications des savants, les théories des philosophes, sur le rêve, le songe, leur conception, et leur développement n'empêcheront pas la petite Reine Mab de Shakespeare de verser à chacun le philtre magique qui chasse les soucis de la réalité. Les malheureux rêveront de toutes les splendeurs qu'ils convoitent ! Les riches, fatigués des colossales affaires où leurs millions sont engagés, rêveront d'une pauvreté tranquille et exempte de fièvre, les ambitieux verront en songe la réalisation de leurs désirs, et le sommeil aura le double avantage de reposer leur corps et de satisfaire leur esprit.

Pascal a, semble-t-il, donné la vraie conclusion à tout ce qu'on pourra dire et écrire au sujet des rêves, au point de vue philosophique : "Si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est artisan."

SERMENTS D'AMOUREUX

Les amoureux, comme l'on sait, ne se montrent pas avares de serments. En leur fidélité, ils promettent à la personne qui sut les prendre et retenir un avenir paradisiaque. C'est ce que chantent toutes les romances ! Nous n'avons pas à entretenir nos lecteurs de ces puérilités charmantes, nécessaires. Il nous faut leur compter les

"vœux" singuliers prononcés à la veille des noces, par différents fiancés des deux mondes.

Nombreux sont les fous qui jurent de ne pas survivre à leur tendre moitié, plus rares se trouvent, en fin de compte, ceux qui font honneur à leurs amoureux engagements. Mais tous les fiancés ne signent pas des billets à échéance si tragique. Oyez !

Un jeune Polonais de Varsovie jura, le jour de son mariage, de fêter chaque année, de joyeuse manière, l'anniversaire de ses nocces. Dès le chant du coq, il célébrerait, dit-il, son bonheur par des libations répétées jusqu'à la nuit. La jeune mariée ne fit que sourire de l'enthousiasme de son époux. Elle ne fut pas longue à déchanter. Son amoureux fêta, "tous les jours", l'anniversaire nuptial. Elle divorça. Et depuis, l'ivrogne — un riche paysan — boit pour oublier son bonheur perdu. Il n'absorbe de l'eau qu'une fois par an — quand revient l'anniversaire du jour où sa femme abandonna le logis !

Plus recommandable est l'engagement que prit un riche industriel de Minneapolis, aux Etats-Unis, au moment où il conduisait à l'autel une jeune personne réputée pour sa charité.

— Ma chère amie, — dit l'Américain, — les affaires ne me laisseront, sans doute, pas le loisir de vous remercier durant toute ma vie du bonheur que vous m'accordez et me donnerez toujours. Mais je veux que, chaque année, à pareille date, mille pauvres mangent et boivent au gré de leur faim et de leur soif, bénissant votre nom.

Ceci fut prononcé avec le flegme que montrent, en toutes circonstances les hommes des Etats-Unis.

Et tous les ans, le galant Américain, qui ne peut réunir mille personnes dans sa salle à manger, passe marché avec les restaurateurs de la ville pour qu'ils fassent bon accueil aux personnes qui se présenteront de sa part. Puis, durant la semaine qui précède l'anniversaire de son mariage, il parcourt la ville, donnant le bras à sa femme aimée, afin de "dénicher" ses mille pauvres. A vrai dire, son vœu est connu de tous les mendiants de la région. M. X... arrive toujours à distribuer mille cartes d'invitation. C'est un poète, ce brasseur d'affaires !

VOEUX AMERICAINS

Mais les Américains ne sauraient ressembler aux gens du vieux monde ; leurs jeunes filles, elles-mêmes, se piquent de nous étonner en matière sentimentale. Foin des héroïnes de nos romans, petites personnes pleurnicheuses et sucrées !

Une jeune demoiselle du Kentucky avait choisi le compagnon de son existence : un gentleman incomparable au tennis. Sa famille, pour des motifs d'ordre purement commercial, s'opposa à cette union, et offrit à la gentille amoureuse un vieux mari bossu de corps et d'esprit.

— Soit ! dit l'Américaine à sa mère, je consens à épouser un monsieur qui pour tout mérite possède une mine de charbons. Mon père a besoin de capitaux ; il me faut céder ! J'accepte le marché loyalement... Mais je jure de porter dorénavant un binocle de "presbyte" pour ne voir que de loin et "diminué" le mari qui m'est imposé.

On rit beaucoup, en l'entourage de la petite miss, de ce vœu singulier. Mais elle demeura fidèle à son serment.

Encouragée par cet exemple, une autre citoyenne du Kentucky, mariée à l'encontre de ses désirs, fit serment de ne jamais plus regarder dans une glace son joli visage, qui lui avait valu les hommages d'un homme détesté. Cinq années durant elle ne consulta pas, même durant une seconde, le conseiller des grâces. Puis son mari s'en fut chez Pluton.

Et elle voulut bien sourire de nouveau à tous les miroirs rencontrés sur son chemin.

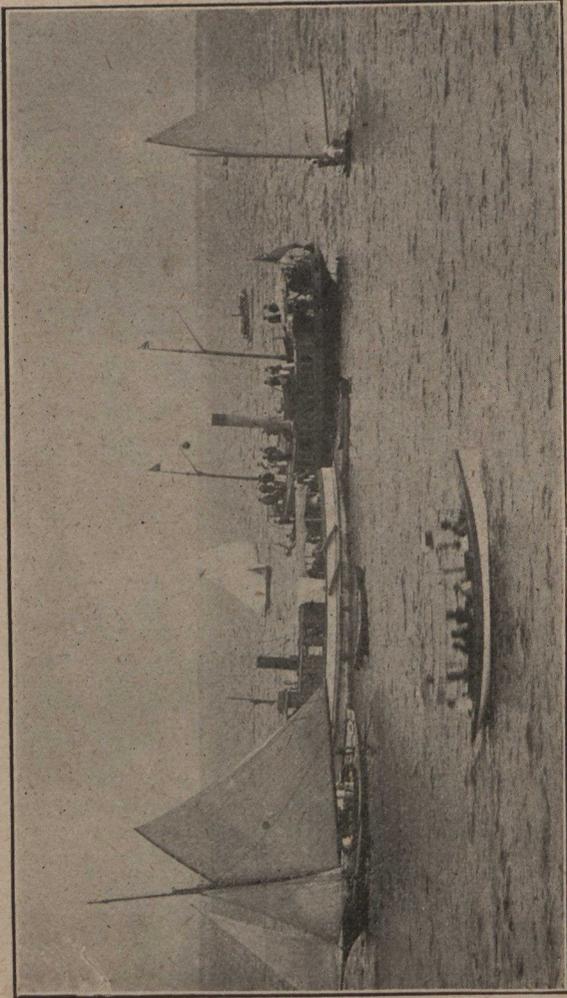
L'usage de prononcer des vœux singuliers, au jour des nocces, commence à faire son chemin aux Etats-Unis.

Attendons-nous à des excentricités plus extravagantes encore.

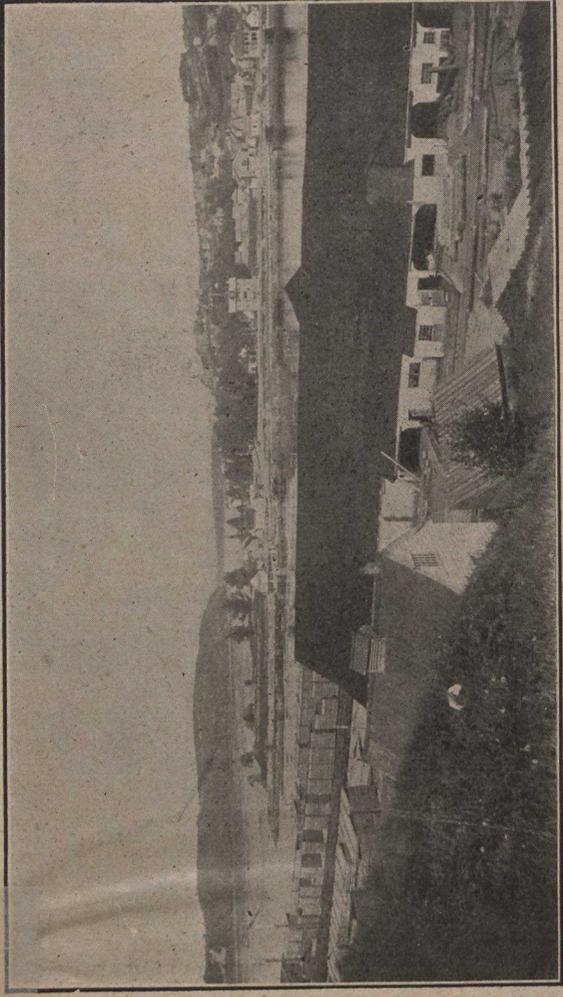
VOGUE MERITEE

Si le BAUME RHUMAL est maintenant autant répandu dans le monde, c'est bien dû à son efficacité et à son bon marché.

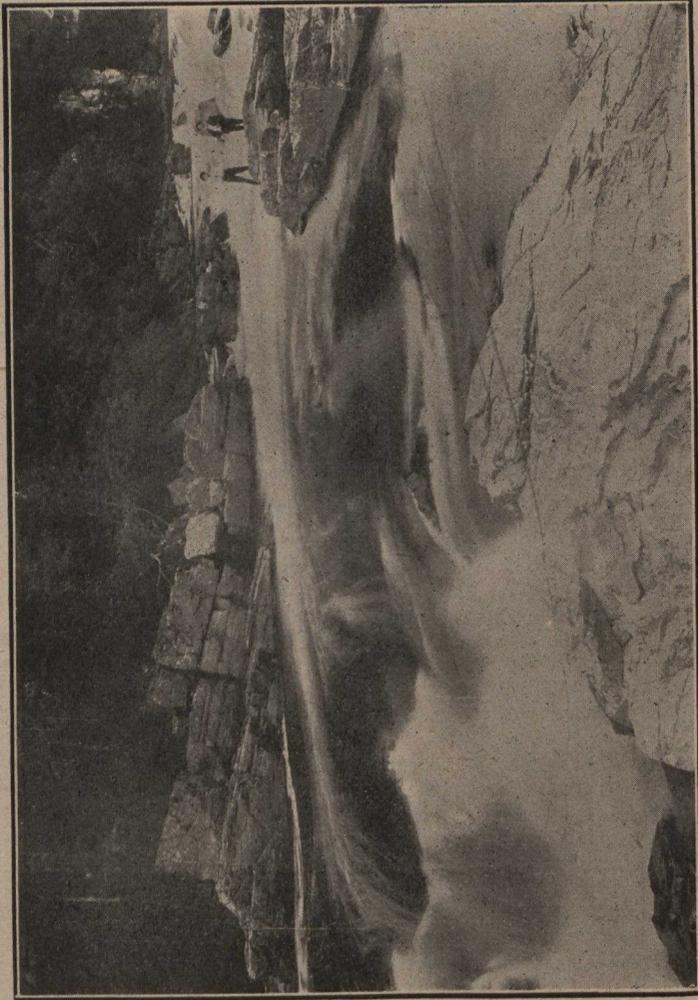
À TRAVERS LE CANADA



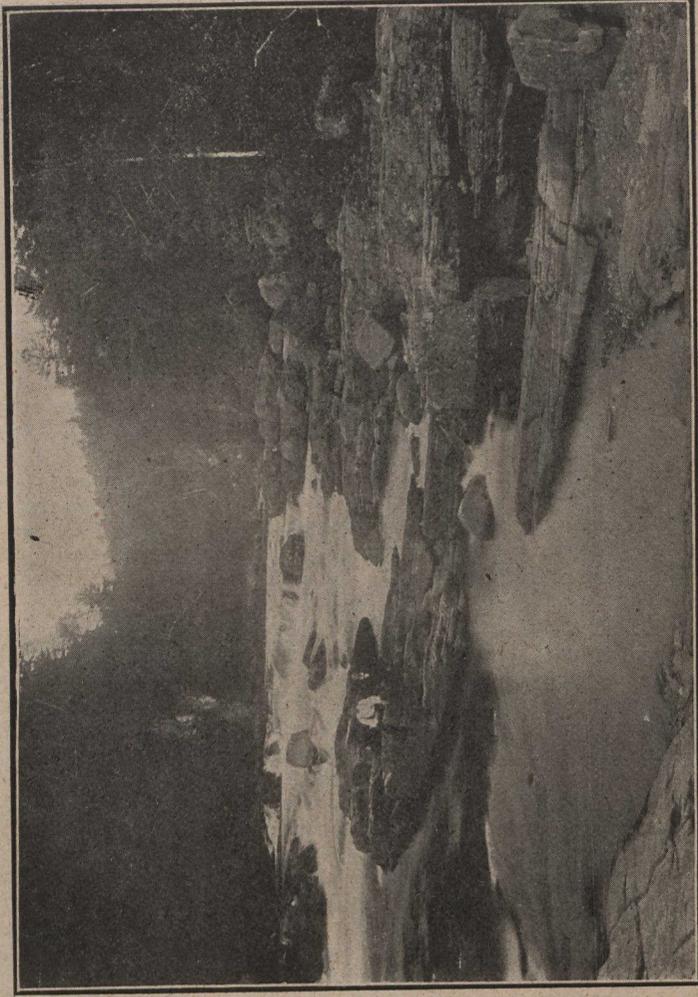
SUR LE LAC SAINT-LOUIS.—Photo. Laprés & Lavergne



VUE GÉNÉRALE DE CHICOUTIMI.—Photo. L.-A. Rousseau



VUE DES CHUTES SAINT-JOACHIM, comté de Montmorency



AUTRE POINT DE VUE DES CHUTES SAINT-JOACHIM.—Photos. G. Morel



BEAUX-ARTS.—FAMILLE HEUREUSE

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Il est maintenant avéré que l'exposition universelle qui sera tenue à Saint-Louis, l'année prochaine, éclipsera toutes les expositions universelles qui l'ont précédée.

La statistique suivante donne une idée du colossal travail entrepris par les citoyens de la ville de Saint-Louis pour célébrer le centenaire de la vente, par Napoléon Bonaparte à Jefferson, de la Louisiane.

Coût approximatif de l'exposition, \$40,000,000.

Montant souscrit par les citoyens de la ville de Saint-Louis, \$5,000,000.

Montant perçu par la vente des obligations de la ville de Saint-Louis, \$5,000,000.

Montant voté par le gouvernement des Etats-Unis, \$5,010,000.

Montant voté par l'Etat du Missouri, \$1,000,000.

Appropriation votée pour l'édifice du gouvernement des Etats-Unis, \$450,000.

Appropriation votée pour les exposés du gouvernement, \$848,000.

Appropriation accordée pour l'exposition des produits des îles Philippines, \$250,000.

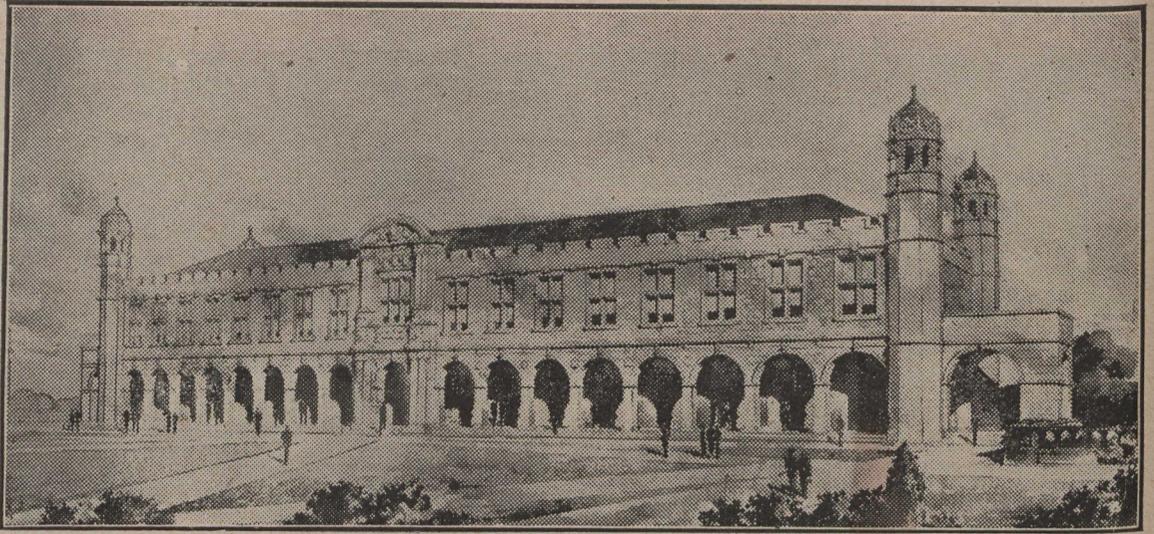
Tous les gouvernements du monde, à quelques exceptions près, participeront à cette grande exposition ; le Canada y prendra part comme nation. Tous les Etats et les territoires des Etats-Unis y auront leur édifice particulier.

Les produits exposés, de toutes dénominations, seront divisés en quinze grands départements, savoir : L'édifice de l'éducation et d'économie sociale, dimension, 400 x 600 pieds, coût, \$700,000 ; l'édifice de l'électricité, 525 x 750 pieds, coût, \$399,940 ; l'édifice des textiles, 525 x 750, coût, \$319,399 ; Palais des arts, 336 x 422, à l'épreuve du feu, coût, \$945,000 ; l'édifice des arts libéraux, 525 x 750 pieds, coût, \$460,000 ; l'édifice des produits manufacturiers, couvrant un espace de terrain de quatorze arpents, coûte \$845,000.

Les édifices suivants coûtent : industries variées, \$604,000 ; machines, \$600,000 ; transportation, \$700,000 ; agriculture, \$800,000 ; horticulture, 300 x 10,000 pieds, \$200,000 ; forêts et pêcheries, 400 x 600 pieds, \$500,000 ; édifice du gouvernement américain, 850 x 200 pieds, \$450,000 ; anthropologie et ethnologie, \$310,000 ; édifice et arène des jeux olympiques et de culture physique, \$170,000 ; édifice de l'Etat du Missouri, \$300,000.

Le coût de l'emplacement de l'exposition a été payé à raison de \$1,200 de l'arpent, soit un total de \$15,000,000. Les trois édifices de l'Université de Washington, situés sur le terrain, et actuellement occupés par les administrateurs de l'exposition, ont coûté plus de \$1,500,000. L'exposition démontrera les procédés de fabrication en même temps que les produits. L'édifice des ordres fraternels, contenant quatre-vingt chambres, est construit au coût de \$200,000.

Les paysages, les fontaines, les bosquets, les fleurs, les arbres, etc., sont de toute beauté. La statuaire dépasse en richesse tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. La force motrice actuellement employée sur les terrains est de 15,000 chevaux-



L'ÉDIFICE DU CONGRÈS

vapeur ; lorsque les bâtisses seront terminées et que l'installation de la lumière sera complétée, elle dépassera 25,000 chevaux-vapeur ! La construction du chemin de fer, à l'intérieur des terrains, progresse à vue d'oeil ; déjà le chemin de fer de ceinture est terminé.

J'ai cru devoir donner ces détails, qui ont leur importance. Il me faudrait plusieurs pages d'un journal pour donner une idée plus détaillée de ce qui se passe à Saint-Louis. Tout est en mouvement, une activité fébrile règne partout ; des centaines d'ouvriers, de toutes les parties du monde, accourent ici et obtiennent généralement un travail des plus rémunérateurs.

CONSEILS PRATIQUES

NETTOYAGE DES ETOFFES AUX TEINTES DELICATES. — La rose et le bleu ciel, par exemple, dont le lustre est assez difficile à conserver. Voici un procédé qui réussit généralement : sur une couverture repliée plusieurs fois sur elle-même, on place l'étoffe tachée ; après avoir jeté un peu de poudre de talc sur chaque tache, et posé sur ce talc du papier buvard, on passera le fer chaud, plutôt tiède, ou, encore, une cuiller en argent contenant du charbon allumé. On recommence ainsi jusqu'à ce que le talc ait complètement absorbé le corps gras. La couleur reparaîtra définitivement avec un peu d'alcali employé pur.

CHASSONS LES MOUCHES. — Déjà, elles nous deviennent insupportables et pullulent surtout à la campagne. Dans les meilleurs pièges que nous pouvons leur tendre, notons celui-ci, d'un emploi facile : il s'agit de placer sur un verre, rempli d'eau de savon, un papier recouvert de miel ou de confiture, — le côté sucré à l'intérieur, — dans lequel on pratiquera un petit trou pour laisser passer les mouches ; celles-ci, attirées par le sucre, tomberont bientôt asphyxiées dans le verre.

POUR CONSERVER LE LAIT FRAIS. — On peut mettre dans une pinte de lait une dissolution de 15 grammes de sel de tartre pour 250 grammes environ d'eau. Ou bien encore, au moment de l'ébullition, pour l'empêcher de tourner, jeter dans le liquide lacté une légère quantité de bicarbonate de soude. L'acide lactique, étant saturé, n'agit plus sur la soude qui tient la caséine en dissolution et peut empêcher, pendant plusieurs jours, le lait de se coaguler.

DESTRUCTION DES LARVES DE PAPILLONS. — Les dégâts faits par les mites dans les fourrures peuvent être arrêtés en saupoudrant de sable chaud les parties atteintes ; de sable chauffé non point aux rayons du soleil, mais à la flamme d'un fourneau ; on battra vigoureusement, puis on brosse et on lisse avec un peigne mouillé. Dans la fourrure blanche, la craie pulvérisée remplace le sable.

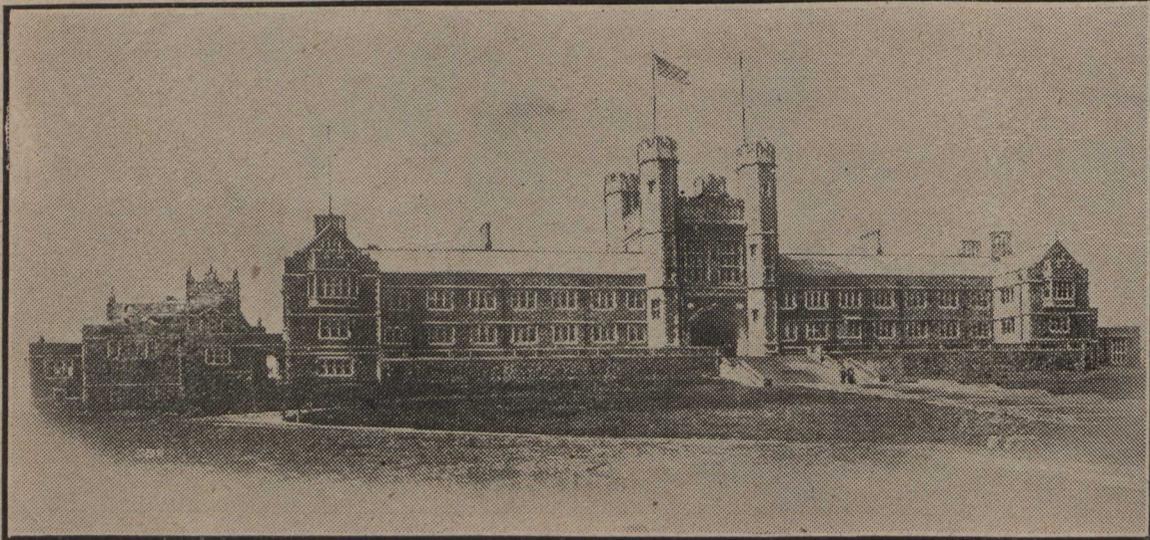
ENLEVEMENT DU LUSTRE SUR LES VIEUX VÊTEMENTS. — Lamentable, le lustre que l'usage trop prolongé et l'usure mettent sur les vieux vêtements ! Il se cantonne parfois sur certaines parties de vêtements presque neufs, par exemple, sur les manches des gens qui écrivent beaucoup. Comment faire disparaître cet ennuyeux lustre ? Il suffit, paraît-il, de frotter la partie lustrée avec de la pierre ponce trempée dans une dissolution de deux parties d'eau et une partie de sulfure d'arsenic. La chose est bonne à connaître ; mais il sera bon aussi de faire faire l'opération par un teinturier, car le sulfure d'arsenic est toxique.

LA SUEUR DES MAINS. — Cette petite infirmité qui afflige plutôt les très jeunes gens et qui passe avec l'âge, trop vite au gré de quelques-uns, peut être combattue avec la composition suivante, dont on se frotte les mains trois fois par jour : Borax, 15 grammes ; acide salicylique, 15 grammes ; acide borique, 5 grammes ; glycérine, 60 grammes ; alcool dilué, 60 grammes.

Se rappeler toutefois que l'arrêt trop brusque de cette sécrétion peut avoir des inconvénients au point de vue de la santé générale.

NETTOYAGE DU FERBLANC. — Sous l'action de la flamme, les casseroles ou autres récipients en ferblanc noircissent et perdent leur éclat. On peut les nettoyer en les frottant à l'aide d'un chiffon imprégné d'un mélange assez épais de cendre et d'huile à brûler. Mais si l'on désire retrouver l'éclat du neuf, il n'y a qu'à faire bouillir ces ustensiles de ferblanc dans une marmite contenant de l'eau avec de la cendre et quelques cristaux de soude. On peut enfin donner au ferblanc l'apparence de l'argent en le frottant avec un chiffon imbibé d'acide acétique dilué.

RAFFRAICHIR LA PEINTURE DES BOISERIES. — Prenez de l'eau de chaux. Appliquez-la avec un pinceau sur la peinture. Lavez ainsi légèrement jusqu'à trois fois. La peinture reprendra sa vivacité première et se conservera ainsi pendant assez longtemps. Il y a encore bien d'autres recettes pour raffraichir la peinture, mais nous croyons celle-ci la meilleure.



L'ÉDIFICE DE L'ADMINISTRATION

CE QUE DISENT LES YEUX, LES MAINS, LES ONGLES

LES YEUX

Ils sont indiscrets, et par leurs dimensions, leur couleur, leur expression, ils révèlent le fonds et le tréfonds de l'être humain. En thèse générale, les yeux sombres sont beaucoup plus expressifs que les yeux clairs. Les émotions intimes de l'âme s'y reflètent, ils expriment tour à tour les sentiments les plus complexes et les plus divers. Plus la couleur de l'iris est pâle, moins le miroir est fidèle. Les images s'y forment difficilement et s'effacent promptement.

Le langage populaire exprime très justement cette vérité : des yeux "qui ne disent rien" sont des yeux où l'âme ne peut se refléter parce qu'elle est absente.

Les yeux se classent d'après la couleur de l'iris en yeux "noirs, bleus, gris, verts". A chacune de ces catégories correspondent les défauts et les qualités du tempérament auquel ils appartiennent.

Allez-vous me croire sans être surpris : à proprement dire, il n'y a pas d'yeux noirs. Le noir absolu n'existe pas. Les yeux les plus sombres sont ceux dans lesquels la pupille est extraordinairement dilatée, si bien que le cercle marron qui l'entoure est réduit à son minimum de largeur.

LES COULEURS DISENT LES SENTIMENTS

Les "yeux très sombres" indiquent des sentiments vifs, des passions fortes : l'ardeur, la colère, la bravoure, la soif de jouir, la cruauté.

Les "yeux bruns" ont à peu près le même langage, mais les sentiments et les passions sont atténués par un tempérament plus doux, mieux équilibré, l'ardeur est plus calme, la volonté plus nette, le sens artistique développé.

Les "yeux clairs" en général expriment des sentiments doux et aimables ; les "yeux bleus", la simplicité, la douceur ; si le bleu est très clair, les qualités se nomment faiblesse ; l'esprit est irrécusable, timide, nconstant, porté au vagabondage ; le "bleu opale", mauvaise santé ou état délicat.

Les "yeux gris" disent des choses charmantes ; ils sont significatifs de patience, de constance dans le travail, de force morale, de malice. Ils appartiennent souvent à des savants, des philosophes. Quand ils sont comme "striés de rouge", ils perdent leur aimable signification.

Les "yeux verts" sont révélateurs de ruse, de fausseté, de perversité, de méchanceté.

Les artistes primitifs ont tous imaginé Belzébuth avec des yeux verts. Si ces yeux appartiennent à une personne que tout révèle bonne, droite, sensible, c'est qu'une éducation forte, une magnifique volonté lui ont refait une autre nature. L'éducation est l'admirable magicienne qui change les défauts en qualités.

REGARDEZ DANS LES YEUX

Ce n'est pas seulement la couleur de l'iris qui nous révèle le fond intime d'autrui, mais encore la forme de l'oeil, la disposition des paupières, la direction du regard.

Des yeux petits et vifs disent l'esprit alerte et profond ; hardis, ils dévoilent la pénétration et la finesse ; enfouis dans l'orbite, c'est l'esprit positif, le sens pratique et intrigant qu'ils dénoncent ; à fleur de tête, c'est la poésie et l'imagination ; très rapprochés, c'est l'adresse.

La paupière supérieure rabattue indique le cynisme et l'indolence ; les paupières charnues, la franchise, la bienveillance, la paresse ; les paupières transparentes, la ruse, la malice et l'esprit pratique.

Le regard endormi dénonce la lenteur de l'esprit ; le regard fixe, l'énergie ; le regard doux, la tendresse de coeur, la bonté ; le regard errant, la légèreté ; le regard inquiet, la timidité.

Mais les yeux peuvent mentir ; leur langage a besoin d'être éclairé et confirmé ; ils sont souvent en contradiction avec des jugements que la bouche formule. "Parle, afin que je te voie", dit le proverbe.

Écoutez ce que disent les yeux de ceux qui nous parlent ; comparons leur langage expressif, quoique silencieux, avec les paroles, habiles souvent, que débitent les lèvres, notre jugement en sera grandement modifié.

LES SOURCILS

Les sourcils complètent le langage des yeux. S'ils se rejoignent à la racine du nez, ils dénoncent l'entêtement, la susceptibilité, parfois la jalousie. Eloignés, c'est la douceur.

Fins et d'un arc délicat, c'est le sens artistique. L'abondance des sourcils indique la faiblesse de l'esprit, l'équilibre instable des facultés.

Retenez enfin ces observations ; j'en ai pour ma part vérifié bien des fois la valeur.

CE QUE DISENT LES MAINS

Pour qu'une main soit belle, il faut qu'elle soit assez grande et bien proportionnée au corps : cela signifie équilibre. Celui qui a la main trop courte par rapport aux autres parties du corps est de mauvais caractère. Celui qui a la main trop longue par rapport aux autres parties du corps est insidieux, tatillon, maniaque et de mauvais caractère.

Mains dont la paume est longue avec des doigts courts et gros : paresse, négligence, légèreté.

Si les doigts de ces paumes longues ou courtes sont épais : flegme, indifférence.

Mains charnues, bien articulées : vie longue.

Mains creuses et mal articulées : vie courte.

Mains longues, grêles, étroites : oh ! les mauvaises mains, les vilains caractères ! Tyranniques, autoritaires, insupportables à vivre ; égoïste féroce.

Mains courtes et minces : bavard, vorace, avare, aimant l'argent.

Une vieille tradition de chiromancie dit : "Lorsque les mains, les bras ballants, sont assez longues pour toucher le genou, cela indique une grande force d'âme et mille aptitudes supérieures. Mais, surtout, cela indique de l'arrogance, le désir de dominer et de gouverner."

LES DOIGTS

S'ils sont d'une grandeur proportionnée et d'une belle apparence : bonne nature.

S'ils sont petits et minces : folie.

Si, entre les doigts, vous voyez un très grand espace, c'est toujours l'indication d'une nature bavarde, légère, gaffeuse, incapable de garder un secret, égoïste à l'extrême et peu artiste.

Les doigts bien serrés les uns contre les autres indiquent la discrétion, le raisonnement et l'homme qui parle peu. C'est aussi l'indice de l'économie.

S'ils se renversent facilement sur le dos de la main, c'est de l'adresse, de l'habileté, de la ruse.

LES ONGLES

Rosés, ils indiquent : constance, fermeté ; — tordus et obtus : indépendance et rapacité ; — très pointus et recourbés, avec des doigts plutôt maigres : passion, méchanceté et mauvais poumons ; — gris, pâles et ronds : homme dangereux à tous égards. Souvent on rencontre des ongles

pointillés de blanc. La tradition y voit un signe de bonheur et veut que les points noirs soient un signe de malheur.

Les ongles courts donnent un très grand amour de la lutte, de l'ironie, de la taquinerie et surtout, ce qui ne ment jamais, un esprit critique et amoureux de la chicane.

LES SIGNES

Un homme at-il un signe sur le front ? C'est pour lui un présage de grand bien, d'honneur, de situation éminente. — Sur le front d'une femme, le même signe dit tout le contraire. Si la marque est au-dessus ou autour des sourcils, l'homme épousera une femme belle et bonne.

Une femme qui a cette même marque fera un riche mariage, si elle est blonde ; brune, elle ne doit attendre rien de bon. Un homme marqué sous les sourcils devra sagement rester célibataire. S'il brave la menace et se risque à bord de la galère du mariage, il deviendra veuf cinq fois — ni plus, ni moins !

Mme A. DE THEBES.

VARIÉTÉS

Toujours les belles-mères.

— Elle est forte, celle-là ! Vous allez avec votre femme faire un voyage d'agrément en Italie, et vous emmenez votre belle-mère !

— Mon cher, elle répétait à chaque instant : "Voyez Naples et mourir !" Je l'ai prise au mot !

* * *

Un gaillard qui promet.

Dédé, à qui on a donné des dragées, veut absolument en faire goûter à son chat.

— Petit sot, lui dit sa mère, as-tu jamais vu un chat manger des dragées ?

Et Dédé, d'une voix péremptoire : — Si je l'avais vu, je ne tiendrais pas à le voir !

* * *

Berlureau se présente à un guichet de la gare Saint-Lazare, suivi d'un chien.

L'employé lui dit : — Il vous faut aussi un ticket pour votre chien,

— Demi-place, alors.

— A cause ?

— Il n'a pas sept ans !

* * *

Un provincial arrive l'autre jour chez un ami. Un provincial qui n'avait jamais vu Paris.

Il arrive avec un oeil effroyablement poché.

En entrant en gare, il y a eu un tamponnement, raconte-t-il, et la tête de son voisin d'en face est venue le cabosser ainsi.

— Ah ! mon pauvre ami, fait son hôte, ému mais gouaillieur, alors vous ne devez guère être satisfait de la première chose qui a ici frappé votre vue.



Parti de pêche à la rivière Jeannotte, tributaire de la rivière Batiscan

PAGE DE SAINT NICOLAS

PAROLE D'HONNEUR

I

—Prête-moi ton livre, Georges.
 —Non.
 —Je t'en prie !
 —Non, te dis-je.
 —Mais pourquoi ne veux-tu pas me le prêter ?
 —Ecoute ; ce n'est pas pour te faire de la peine, je t'assure. Je voudrais bien, mais je ne peux pas.
 —Parce que... Mon cousin vient demain soir chez nous ; il faut bien que je lui montre mon prix, n'est-ce pas ?
 —Eh bien, laisse-le-moi seulement jusqu'à demain soir...
 —Je n'ai pas le temps de venir le chercher.
 —J'irai te le reporter.
 —Avant le soir ?
 —Oui !
 —Bien sûr ?
 —Sûr.
 —Tu promets ?
 —Je promets.
 —Ta parole ?
 —Ma parole... "Ma parole d'honneur !"
 —Eh bien, tiens ; le voilà. J'ai ta parole, tu sais ?
 —A demain. Merci !"

Voilà ce qui s'était dit la veille au soir, quand les deux camarades s'étaient quittés. Et c'est pourquoi, ce jour-là, les devoirs achevés, s'étant saisi du bienheureux volume, Marcel s'était échappé en courant vers le coin le plus retiré du jardin, pour se sentir plus seul, pour n'être pas dérangé. Là, sous un petit berceau de feuillage, bien abrité et demi-caché, assis sur le banc de bois, les deux coudes appuyés sur la petite table rustique et le front posé sur ses mains, le livre ouvert devant lui, notre ami est resté deux longues heures immobile, plongé dans sa lecture, perdu... Je ne sais pas quel pouvait être ce livre ; mais l'histoire était bien intéressante, sans doute, car le lecteur ne tournait pas seulement la tête. Plus d'une fois ses yeux brillèrent et ses lèvres sourirent ; et même, à certains moments, il lui glissa, je crois,



Ta parole ? — Ma parole

une larme entre les cils. Avec quel regret il tourna la dernière page ! — N'est-ce pas triste, dites, que les belles histoires finissent ?

II

Il n'avait pas encore refermé le volume, quand deux têtes mutines et joyeuses apparurent par-dessus la haie.

—Marcel ! Marcel !
 —Quoi ? Qu'y a-t-il ?
 —Nous venons te chercher. Ouvre-nous."
 L'enfant vint à la barrière ; en un instant on s'expliqua.
 "Mon petit Marcel, disait la gentille voisine, on nous envoie te chercher, parce qu'il y a une fête

chez nous. Paul, Rosine, Julie, sont venus, et Laure, et son frère. On va faire la dinette ; mère a envoyé chercher des gâteaux. Mon grand frère a son violon, il nous fera sauter. Nous danserons des rondes ! Allons, viens vite, on t'attend.

—Je ne peux pas aller.
 —Et puis nous jouerons à grand vacarme à travers toute la maison ! ajoutait l'espiègle voisine. Viens.
 —Impossible !
 —Et pourquoi donc ?
 —Parce qu'il faut que j'aille porter un livre à Georges.
 —Tu iras demain.
 —Il veut son livre ce soir.
 —Il attendra.
 —Il compte sur moi.
 —Tant pis ! N'est-ce pas, Marie ? il faut qu'il vienne.
 —J'ai promis...
 —Et Paul, qui demande après toi !
 —J'ai donné ma parole.
 —La cousine Marguerite va venir dans une heure.

—J'ai donné ma "parole d'honneur !"
 —Ah ! quel dommage ! une si gentille soirée ! Et la dinette ! Et les rondes ! — N'est-ce pas triste à penser que les autres s'amuseront si bien et qu'on n'en sera pas ? Marcel était fort porté pour les jeux et le rire, et la joyeuse compagnie ; il aimait beaucoup son ami Paul et la charmante cousinette Marguerite. Hélas ! quel chagrin ! — C'était une vraie tentation, je vous assure. Pourtant, Marcel n'hésita pas un instant.

"Je ne peux pas, je ne peux pas, répétait-il en lui-même, puisque j'ai promis. Mais c'est bien dommage ! Si j'avais su !

—Amusez-vous sans moi, reprit-il résolument. Embrassez pour moi Paul et Marguerite. Dites-leur à tous que j'ai bien du regret... Oh ! oui !

—Que va penser l'ami Paul ?
 —Ou'il en ferait autant à ma place.
 —Marguerite dira : "Ce n'est pas bien de nous laisser pour un autre."

—Non, tenez ; je m'en vais ; car, si je restais... je resterais peut-être tout à fait. Mais je cours, il est temps ! Il y a loin d'ici chez Georges, plus d'une demi-lieue ! Merci... Bonsoir... Bien du plaisir."

III

En route ! Il marchait vite, par les petits chemins, le livre sous son bras, fâchant d'oublier son regret et de penser à autre chose. Mais, comme il était préoccupé par ses idées, il ne s'aperçut pas que le soleil, déjà bas, s'était caché tout à coup. Le jour se fit sombre en un instant. C'est un orage qui vient, pensa Marcel ; et il se hâta. Un éclair traversa le nuage, et un gros coup de tonnerre retentit sur sa tête.

Notre camarade n'était pas poltron ; il n'était pas de ceux qui, s'ils entendent un coup de tonnerre, courent se cacher sous les lits ! Dans toute autre occasion, je pense, il se serait sauvé bien vite vers la maison. Mais il s'était dit : "J'ai promis, il faut que j'aille !" Il brava sa peur, et marcha. Tout à coup la pluie se mit à tomber. Marcel courut vite se mettre à l'abri sous un grand arbre. Mais, au bout d'une minute, l'arbre était traversé, le pauvre enfant tout trempé ! Il tâchait du moins de garantir son livre, en le cachant sous ses vêtements. Dès que la pluie fut un peu ralentie, notre brave garçon quitta l'arbre et se remit en route, par le sentier des prés.

Le ruisseau, qui coule au bas du pré, grossi subitement par la pluie, avait débordé. Le filet d'eau était devenu une rivière ! Et le petit pont, fait de deux planches jetées d'un bord à l'autre, était caché sous l'eau. Que faire ? Que devenir ? Du coup, notre ami eut bien envie de s'en retourner. Tout à coup, il se décide. "N'importe, dit-il ; je passerai !" Et le voilà ôtant sa chaussure, ses bas, relevant son pantalon jusqu'aux genoux ; puis, résolument, il entre dans l'eau, avançant avec précaution, tâtant du pied le fond, qui était

de plus en plus creux. L'eau grondait, bouillonnait autour de ses jambes ; puis elle monta jusqu'à ses genoux, et bientôt au-dessus des genoux ; il crut que l'eau allait l'emporter. Il se jeta en avant, il s'accrocha à des buissons qui pendaient sur l'autre rive. "Tant pis !" cria-t-il tout haut. — Encore un effort, et il est tiré ; le voilà grimant, en s'aidant des genoux et des mains, sur l'autre bord. "Tout cela pour le livre de Georges," se disait-il en prenant pied sur la terre ferme. Puis il se reprit : "Non, ce n'est pas pour le livre, ni pour Georges ; c'est "pour mon honneur !"

Il remit sa chaussure, tordit le bas de son pantalon, et commença à graver la montée opposée. — Allons ! encore un peu de courage, mon ami Marcel ; du haut de la côte, on voit la maison. Tu es



N'importe, je passerai

au bout de ta peine... "Je suis arrivé, se disait-il ; mais je ne suis pas revenu ! Il faudra que je fasse un grand détour pour aller trouver le pont du moulin, là-bas ! — c'est le double de chemin. Ah ! et le soir qui vient ! Il faudra que je coure !

IV

Il était nuit, presque, quand Marcel rentra. — Mais, en quel état, ô mes amis ! Trempé jusqu'aux os. Ses mains, griffées par les ronces, avaient des égratignures qui saignaient encore.

"D'où viens-tu, malheureux enfant ? s'était écriée la mère, aussitôt qu'elle l'eut aperçu. Où t'es-tu mis ainsi ? La première chose à faire est de changer de vêtements. Et vite !"

L'opération urgente n'était pas encore achevée que le père arrivait à son tour :

"Qu'est-ce ? demanda-t-il. Tu n'étais donc pas à la fête, chez nos voisins ? Es-tu tombé dans la fontaine ? Parle donc !"

Il fallut tout dire : la soirée manquée, la route, l'orage et la pluie, le danger couru au passage du ruisseau, et le retour à la nuit, en courant, par le moulin.

"Je savais bien que tu me gronderais, ajoutait Marcel, prêt à pleurer. Mais tu vois bien que je ne pouvais pas faire autrement, puisque j'avais donné ma "parole d'honneur !"

Le père ne gronda pas ; il ne se fâcha pas ; au contraire. Il embrassa son enfant, bien fort, et de tout son cœur.

"Oui, tu as raison, dit-il. Tu as bien agi. Quand on a donné sa parole, il faut la tenir, coûte que coûte, et n'importe ce qui arrive !

"Mais maintenant, mon enfant, ajouta-t-il, écoute bien ce que je vais te dire. Et que ce qui t'est arrivé soit pour toi une leçon. Que cela t'apprenne à ne pas donner ta parole à la légère, et à ne pas engager ton honneur à propos de rien. La parole d'honneur d'un honnête enfant est une grande chose, comme celle d'un honnête homme : il faut la garder pour les occasions sérieuses. Je connais des enfants qui disent à chaque instant : "Je le jure !" ou bien "Ma parole d'honneur !" et ne font pas plus de cas de ce mot que d'un autre. Tu n'es pas de ceux-là : très bien. Mais tu reconnais qu'avant de promettre, il faut y regarder à deux fois ! On ne sait jamais au sûr, vois-tu, ce qui peut arriver. Quand tu promettras, tu diras simplement : "Je promets." Et même tu feras bien d'ajouter : "S'il ne survient pas d'empêchement grave."

ÇA ET LÀ

UNE ANNONCE VRAIMENT CURIEUSE

Un journal de Strasbourg publie à sa quatrième page l'annonce suivante, qui nous a paru réellement assez originale pour que nous la reproduisions intégralement :

"Mariage. — Une veuve convenable, de bonne famille, sans relations, cherche comme mari un contrôleur des contributions. Celui-ci devra être grand et d'aspect imposant, sain et fort, cheveux et barbe noirs, âgé d'environ trente ans, non marié (sic). Il devra posséder de l'instruction et de l'éducation, de bon caractère et aspect, fidèle au roi, ne pas être chauve et, comme veuf, ne pas avoir d'enfants. Les offres anonymes seront refusées. Après ma mort, 6,000 marks seront à toucher.

"Prière d'envoyer la photographie du candidat en uniforme. Celui-ci aura à se présenter éventuellement en uniforme.

"S'adresser..."

Aspect imposant, trente ans, instruit, fidèle au roi, tous ses cheveux et un uniforme, franchement, voilà une veuve qui est un peu difficile.

UN CAMARADE DE PROMOTION DE PIERRE 1er

Le propre de l'actualité est de faire surgir les vieilles anecdotes. Une personne bien informée, — naturellement, — me conte celle-ci, sur le nouveau souverain de Serbie :

Pierre Karageorgevitch fut, on le sait, élève à l'Ecole de Saint-Cyr. Il est d'usage que les camarades d'une même promotion se réunissent dans un banquet annuel ; or, il y a quelques années, vers la fin d'une de ces agapes, à l'heure où les conversations prennent un tour de plaisanterie familière, un saint-cyrien, devenu officier supérieur, interpella son ancien condisciple en ces termes :

—Hé ! Kara, quand tu seras roi, tu me feras prince ?

—C'est entendu, répondit Kara.

—Fort bien, répliqua le commandant X... ; mais les paroles s'envolent et les écrits restent. Pour plus de sûreté, signe-moi un engagement en bonne et due forme.

On apporta, comme dit Scribe dans la notation des accessoires scéniques, "tout ce qu'il faut pour écrire", et le prince Karageorgevitch s'exécuta.

Le bénéficiaire de l'engagement souscrit alors est encore de ce monde ; peut-être a-t-il conservé le précieux papier. En ce cas, on se demande avec une légitime curiosité, quel accueil il recevrait du roi Pierre 1er, s'il le mettait en demeure de faire honneur à sa signature authentique.

IL FAUT SAISIR L'OCCASION AUX CHEVEUX

Au X...ième régiment d'infanterie.

Le soldat Lacarotte se présente à la visite du médecin-major.

Il prend place à la suite de ses camarades et se met à tousser, à cracher et à faire la grimace, comme un homme qui endure de véritables tourments. Enfin, son tour arrive et le médecin-major s'approche.

—Eh bien ! mon garçon, qu'y a-t-il de cassé ?

—Je suis musicien, monsieur le major, et j'ai très grand mal à la gorge.

Le major l'ausculte, puis lui fait ouvrir la bouche et regarda la gorge attentivement.

—Oh ! ce n'est rien ! Inflammation de la gorge, même pas ; un peu d'irritation. Ça passera dans deux jours, mais comme il ne faut pas fatiguer les parties malades, je vous signe une permission de 15 jours. Vous voilà content ?

—Oh ! oui, monsieur le major, merci bien.

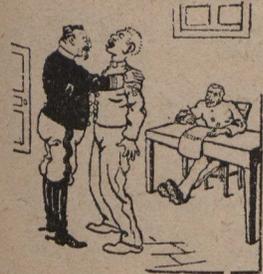
Un mois après, le major retrouve par hasard Lacarotte.

—Eh bien, ça n'a rien été, n'est-ce pas ? Vous jouez de nouveau ?

—Oui, monsieur le major, depuis quinze jours.

—Cela ne vous fatigue pas ?

—Nullement !



—Et quel est votre instrument ?
—Je joue... du tambour, monsieur le major.

LA PARESSE... MERE DE L'INVENTION

Le célèbre inventeur, Edison, raconte que l'une de ses premières inventions lui fut suggérée par la paresse. Voici dans quelles circonstances :

Alors qu'il n'était encore que petit employé des télégraphes, il était obligé de prendre, à son tour, le service de nuit. Or, les règlements prescrivait à chaque télégraphiste d'envoyer, toutes les demi-heures, un signal convenu au surveillant ; c'était là une sage précaution permettant de s'assurer que chaque employé était bien à son poste. Mais le jeune Edison considérait cette obligation comme un véritable abus de pouvoir, car il eut volontiers fait un petit somme de temps en temps. Aussi, cherchait-il un moyen lui permettant d'esquiver cette corvée ; et il trouva ! Un appareil automatique de son invention fut par lui fixé à l'appareil télégraphique de telle sorte que, toutes les demi-heures, le signal parvenait au surveillant, qui ne se doutait nullement de la supercherie.

Edison put alors dormir en paix.

PRIS A SES PROPRES FILETS

YVONNE. — Oh ! Gaston ! quel beau cadeau vous m'avez fait. Par inadvertance, vous avez laissé l'étiquette, portant le prix : \$20.

GASTON. — Quel oubli !

YVONNE. — J'ai vu que vous aviez acheté ce bracelet au Louvre. Cela vous fâcherait-il de le changer pour une de ces broches ravissantes, qui sont du même prix ?

GASTON. — Pas du tout, avec grand plaisir. — (Rentré chez lui). — Cela m'apprendra à coller une étiquette marquant \$20 sur un objet qui vaut deux fois moins !

PERROQUET CYCLISTE

A la fois cycliste et équilibriste, maître Jacquot a été produit dans la plupart des capitales, et ne s'en montre pas plus fier. Il continue à pédaler, tout en maintenant la direction à l'aide de son solide bec : et notez qu'il roule ainsi sur un étroit ruban tendu dans l'espace, et qu'il remorque encore une perruche perchée sur un trapèze relié au cadre de la machine.

L'un traînant l'autre, les oiseaux et leur véhicule finissent par arriver à l'autre extrémité de la piste. Parfois, cependant, la "pelle" semble inévitable, et le couple lâche tout et fuit à tire-d'aile.

Pauvres pédards ! si du moins nous avions cette ressource ! Que de bosses seraient évitées !



LA BELLE AU BOIS DORMANT DE SAINT-QUENTIN

Parmi les plus curieux exemples de sommeil cataleptique, il faut citer celui de Marguerite Boyenval, près de Saint-Quentin. Cette jeune femme, âgée de trente-trois ans, dort depuis l'âge de treize ans. On l'alimente avec des jaunes d'oeufs, qu'on introduit jusque dans sa gorge. Elle n'avait pas fait le moindre mouvement depuis vingt ans, lorsqu'on s'aperçut dernièrement d'un abcès qui se formait sur son bras. On le lui ouvrit, et, pour la première fois, l'incroyable dormeuse remua légèrement son bras malade. Si elle se réveillait, quel âge lui attribuerait-on ? Son aspect est celui d'une très jeune fille. Elle reviendra sans doute à la vie avec le caractère d'une enfant de treize ans. Est-ce qu'on devra lui compter ses années de sommeil ?

QUE DEVIENNENT LES VIEILLES CROUTES DE PAIN

Un métier peu connu est celui des "boulangers en vieux". On donne ce nom aux marchands qui achètent aux chiffonniers les morceaux de pain salis que l'on ramasse dans les réfectoires d'école et dans les boîtes à ordures des maisons. Que fait-on de ces morceaux de pain, peu appétissants ? Beaucoup de choses. Ceux qui ne sont pas trop souillés, après avoir été séchés au four et passés à la râpe, sont vendus à de petits restaurants pour devenir des croûtes au pot. Les autres, ceux qui sont trop defectueux, sont pulvérisés au mortier et forment alors de la chapelure. Quant aux petites miettes, elles ne sont pas perdues non plus pour le "boulangier en vieux". Noircies au feu,

pillées, puis mélangées avec du miel et arrosées de quelques gouttes de menthe, ces miettes forment tout simplement une poudre dentifrice.

L'ingénieuse invention du "boulangier en vieux" est, paraît-il, très florissante et très lucrative.

LE PRIX D'UN MARI

Une dame belge, ayant perdu son mari dans un accident de chemin de fer, obtint de la compagnie une somme de 10,000 francs à titre d'indemnité.

A quelque temps de là, elle apprend qu'un autre voyageur, victime lui aussi du même accident, et ayant dû être amputé d'une jambe, s'était fait allouer 20,000 francs de dommages - intérêts. La veuve se précipite aux bureaux de la compagnie et demande à voir le directeur.

—Comment, monsieur, lui dit-elle, 20,000 francs à un voyageur pour la perte d'une jambe, quand je n'ai reçu que 10,000 francs pour la perte de mon mari !..

—Madame, réplique tranquillement le directeur, c'est que 20,000 francs ne lui rendront pas sa jambe, tandis qu'avec vos 10,000 francs vous pourrez fort bien trouver un autre mari !



UN PIANO DE 75,000 FRANCS

Ce n'est peut-être pas le record du monde, mais, en somme, c'est un joli prix. C'est la "White-House" de New-York qui le possède. Cet instrument, en dehors de ses qualités harmoniques, est orné d'une somptueuse décoration. Les pieds sont sculptés en forme d'aigle aux ailes éployées, et les écussons des treize Etats yankees sont peints sur la caisse, qui est entièrement dorée. C'est, naturellement, "the finest piano-forte in the world", — le plus beau piano du monde, puisqu'il est américain, et qu'il a coûté 75,000 francs.

UNE ANNEE SANS ETE

C'était en l'an 1816, si éloigné que le "plus vieil habitant" ne peut pas se lever pour contredire l'histoire.

Le mois d'avril 1816 commença chaud, mais il devint plus froid en vieillissant, et il finit dans la neige et la glace.

En mai, les bourgeons et les fleurs furent détruits par les gelées : il se forma de la glace d'un pouce d'épaisseur ; le blé-d'Inde périt par le froid, et les champs furent ensemencés à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

Le mois de juin fut le plus froid dont il soit fait mention. La végétation fut à peu près toute détruite. Il en fut ainsi pour les fruits. Il tomba dix pouces de neige dans le Vermont, sept pouces dans le Maine et trois pouces à New-York.

Le mois de juillet fut accompagné de gelées et de glace. Le 5 juillet, il se forma une glace de l'épaisseur de vitres dans la Nouvelle-Angleterre, New-York et certaines parties de la Pennsylvanie. Le blé-d'Inde fut à peu près tout détruit. Quelques champs bien situés furent épargnés. Il en fut de même sur les terres élevées dans le Massachusetts.

Quant au mois d'août, il fut encore plus triste que les autres mois d'été. Il se forma de la glace d'un demi-pouce d'épaisseur. Le blé-d'Inde était tellement gelé qu'il fallut l'abattre et le préparer pour les animaux.

En septembre, il y eut deux semaines de temps doux, et puis l'hiver arriva à son tour.

LA SUPERFICIE DU TERRITOIRE CANADIEN

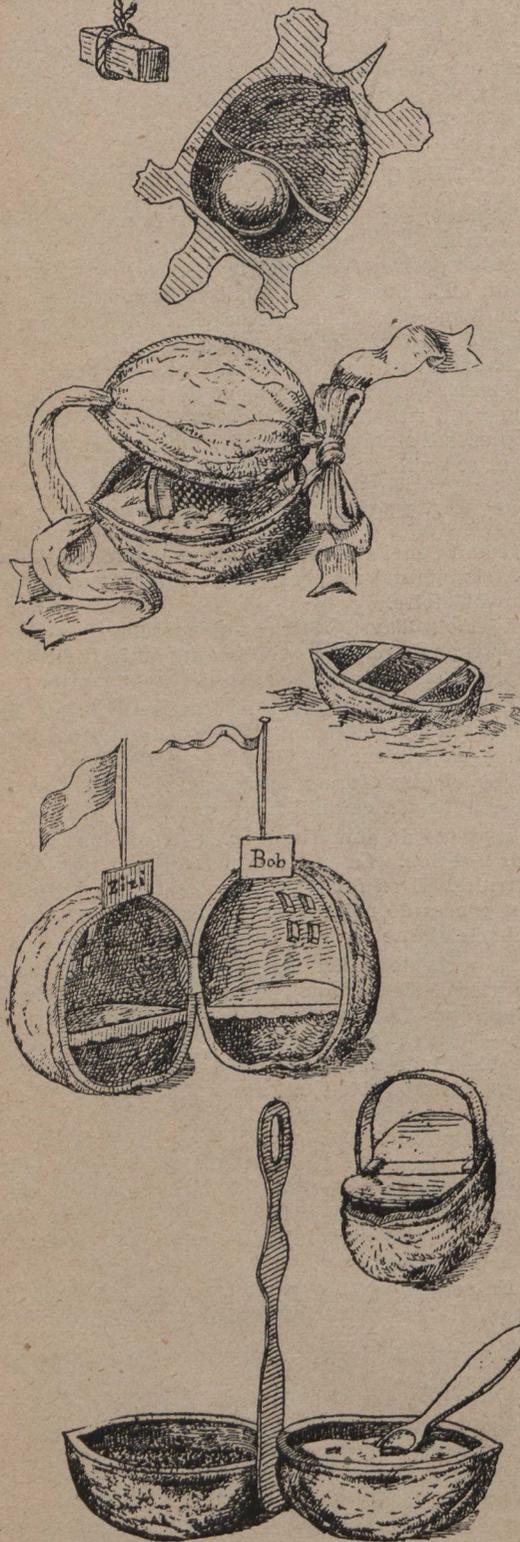
L'étendue du Canada est évaluée à 3,610,257 milles carrés. C'est la plus grande des possessions britanniques, et elle comprend presque la moitié de l'empire. L'Australie, qui vient ensuite, compte 3,075,030 milles, ou 535,227 milles de moins que le Canada. Comme l'empire britannique mesure 7,999,618 milles carrés, le Canada et les colonies australiennes réunies forment à elles seules les sept-huitièmes de tout l'empire.

L'étendue de l'Europe entière n'est que de 3,751,002 milles carrés, et par conséquent, il ne s'en manque que de 145,745 milles carrés que le Canada à lui seul soit aussi grand que toute l'Europe.



RÉCRÉATION EN FAMILLE

COQUILLES DE NOIX



1. Enfonçons un bout d'allumette dans le trou opposé à la pointe d'une grosse noix, et nous aurons un "toton" qui pourra tourner très longtemps sur une assiette.

2. "La noix électrisée" est une mystification. Nous frottons cette noix sur la manche de notre habit et elle se suspend par sa pointe au bout de notre doigt. Le bon public croit que la noix est électrisée par le frottement, et ne voit pas que nous l'avons légèrement entr'ouverte, et que la peau de notre doigt est pincée entre les deux coquilles.

3. Je vous ferais injure en insistant sur le "canot" que chacun de nous a fait flotter sur l'eau ; on peut le garnir de deux languettes de carton collées et figurant les bancs.

4. "Le panier" s'obtient en collant une traverse en carton mince (carte de visite, et y reliant les deux couvercles par des charnières de papier. L'anse se colle sur la traverse.

5. "Le sac à ouvrage" (ou à bonbons) est un sac de soie collé dans la coquille par son fond. On le ferme avec un cordonnet de soie.

6. Vous ne perdrez plus votre dé en argent, mesdemoiselles, si vous le serrez dans l'"écrin" fait avec deux coquilles reliées par un ruban formant charnière et passé dans deux trous que vous ferez, avec un fil de fer rougi au feu ; ce fil de fer peut être une vieille aiguille à tricoter dont l'un des bouts est enfoncé dans un bouchon servant de manche, nous appellerons cet outil le passe-partout. Deux bouts de ruban passés dans deux autres trous permettront de fermer l'écrin, que vous garnirez intérieurement de ouate recouverte d'un petit morceau de velours.

7. "Centimètre de poche". On marque à l'encre les divisions sur un ruban de fil que l'on pose à côté d'un mètre ordinaire, et le ruban est enroulé autour d'un bout de bois, tournant dans deux trous faits à cheval sur les deux coquilles avec le passe-partout. Le bout du ruban à l'intérieur est collé à l'axe en bois, l'autre bout est collé ou cousu autour d'une petite traverse formant arrêt. La fente par laquelle passe le ruban est élargie de même au passe-partout, ou avec une lime. (Vû la dureté des coquilles, il ne faut pas employer de canifs.)

8. "Moulin". Un bout de porte-plume, taillé comme le montre le dessin, sert d'axe de rotation ; sur le bout coupé en carré on place les ailes, que l'on peut colorier de diverses façons. Les ailes sont découpées d'un seul morceau dans du carton mince. Le bout de la ficelle, à l'intérieur de la noix, traverse l'axe que l'on a percé d'un trou avec le passe-partout, et est noué solidement ensuite. L'autre bout est attaché à un petit morceau de bois formant traverse et servant d'arrêt. On recolle la seconde coquille quand tout est mis en place.

9. "Tortue." Posez une grosse coquille, bien régulière de formes, sur une carte de visite, et tracez le contour de cette coquille avec un crayon ; enlevez la coquille et dessinez le contour de la tête, de la queue et des pattes de la tortue ; découpez ce contour et évidez le milieu, comme le montre le dessin, qui est une vue par-dessous ; collez en travers de la coquille une bande de papier, et, dans la chambre antérieure formée par cette cloison, mettez une grosse bille ou une balle de plomb. Coloriez en brun ou jaune la tortue en papier, et, avec le passe-partout, brûlez légèrement

la coquille de façon à y dessiner les taches de l'écaille. Posez la tortue sur une feuille de carton (un calendrier, par exemple) que vous tenez à la main ; en inclinant le carton, et cela dans diverses directions, vous verrez la tortue courir beaucoup plus vite que celle de la fable, et évoluer de la manière la plus comique, la tête venant toujours se présenter en avant.

10. J'arrive aux deux guérites de bains de mer, obtenues tout simplement en collant une charnière en papier ou en ruban sur le bord des deux coquilles d'une même noix. Banquettes et étiquettes en carte de visite, drapeaux en papier dont les hampes sont des épingles collées par de la cire derrière les étiquettes indiquant le nom du locataire. On peut percer des fenêtres avec le passe-partout, et coller les guérites sur un morceau de carton que l'on enduit de colle sur toute sa surface ; on y répand ensuite de la poudre de liège obtenue en frottant un vieux bouchon sur du papier de verre ; cette poudre imite le sable de la plage.

11. Enfin, je termine cette première série, dans laquelle nous n'avons pas eu à couper les coquilles, en vous indiquant pour les dinettes ou même les déjeuners sur l'herbe la "salière" obtenue en collant dos à dos les deux coquilles d'une grosse noix, après avoir interposé un montant en carton mince ; la pelle à sel aussi est découpée dans une vieille carte de visite.

DEVINETTES

I

Je respire et je ne vis pas,
Et le feu je l'attise, hélas !

II

Je suis sans corps et je parle sans voix,
Tu me comprends et jamais me vois.

REBUS GRAPHIQUE

CI	2 x venir	FAIT	T
LE		MON	
LAIE	FI	FI	FI
	FI	FI	CULTÉS

ENIGME LOGOGRIPHE

Je suis reflet d'un corps avec ma tête ;
Sans tête, suis astrologue savant.

Je suis la ressemblance avec ma tête ;
Sans tête, suis en Perse très puissant.

Je suis dessin, gravure avec ma tête ;
Sans tête suis du feu prêtre fervent.

Suis une métaphore avec ma tête ;
Sans tête, j'adorai Jésus enfant.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 64

Charade. — Mi-lit-aire.
Devinette. — C'est la pêche.
Logogriphe. — Climat — Lima — Mail.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Avez-vous vu cette fantaisie nouvelle et toute gracieuse qui se substitue, au moment des grandes chaleurs, aux épaisses encolures montantes ? Un double rang étagé de linon plissé fin entoure le col en rond, s'étalant autour du haut du corsage, à la façon des collerettes d'enfant. Rien de plus seyant, de plus gracieux autour d'un cou frais.

C'est une restitution très caractéristique d'une mode célèbre de l'époque 1830, que pour sa naïveté on dénommait le "pierrot". Nos aïeules le mirent alors en honneur et le portèrent durant une période très prolongée. Leur goût pour cet accessoire s'explique. Il vient rehausser toute la toilette d'une note de fraîcheur qui se reflète sur le visage. Le caractère de cette collerette est d'une simplicité très unie, bien que la belle lingerie ouvragée soit tout à fait en honneur, à la grande joie des fines ouvrières, si longtemps découragées par le travail de la machine.

Le pierrot, d'une blancheur irréprochable, n'a guère plus de 3 pouces de hauteur. Le premier rang dépasse à peine le second. L'ourlet sera fait à jour. Le haut est tenu dans un biais étroit de linon piqué. On le fixe derrière par une série de toutes petites épingles d'or à tête de perles. Rien d'effarouché, d'envolé. C'est un cadre charmant d'où la tête surgit comme la fleur d'une corolle. Au moment des grandes chaleurs, lorsque le col est entièrement dégagé, un grand bien-être se produit que l'on n'obtiendrait pas avec les encolures hautes.

On fait cependant pour soutenir l'encolure une petite armature fort ingénieuse. C'est une mousseline légère, d'une forme très bien comprise, encadrée d'étroites baleines de plume, qui sert de monté à tous les genres d'encolures et qui se maintient parfaitement sans la raideur coupante des hauts cols empesés et gommés. On peut employer ces étroites baleines de plume pour soutenir une simple dentelle, ce qui conviendra tout à fait pour la saison aux personnes peu soucieuses de découvrir le col. Les encolures en linon à rabat se portent plus que tout. Elles ont aussi l'agrément de la souplesse et de la légèreté.

Depuis que les beaux jours nous ont enfin visité, nous avons vu reparaître, pour sortir, jour et soir, la grande ruche de cou très enlevée autour du buste. C'est simplement quatre ou six rangs de tulle blanc double, genre malines, que l'on fronce avec ampleur et qui est monté sur un étroit ruban blanc. Un flot de comètes, un simple ruban ou quelques floches de passementerie terminent cet ornement, vraiment bien léger et d'une réelle élégance qui sied à merveille pour compléter toutes les toilettes.

FAISONS HONNÊTE, LA MODE

Voici un petit article fort joli que je découpe à l'intention de mes lectrices, dans une revue d'outre-mer. Il peut facilement trouver ici son application :

"Je lis très souvent les nouvelles publiées chaque jour dans les journaux, hélas ! trop rares, qui conservent quelques attaches avec la littérature. Et je suis frappée de ce fait : c'est que toutes ces nouvelles ont la même forme et obéissent au même esprit. Dans un style conventionnel est faite

l'apologie de tout ce qui, en matière de sentiment, est paradoxal ou irrégulier.

"Ce qui me révolte surtout, c'est que cela manque de sincérité. Si on sentait quelque vérité dans la dépravation littéraire actuelle, on pourrait déplorer l'état de nos moeurs, mais on ne saurait en vouloir aux écrivains qui traduisent cet état d'esprit. Au lieu de cela, nous arrivons à cette chose curieuse que nous valons mieux que notre époque et que nos âmes sont meilleures qu'elles n'osent le faire paraître.

Eh bien, ce n'est pas la faute aux écrivains, c'est la nôtre. Celui qui tient une plume, un pinceau ou un ciseau, l'écrivain ou l'artiste, est bien obligé, peut-être à contre-cœur, de suivre la mode. Il faut être bien héroïque... ou bien riche, pour s'offrir le luxe d'aller contre son siècle et de suivre sa conscience. Or, la mode, c'est nous qui la faisons. Nous affectons d'aimer des lectures



TOILETTES D'ÉTÉ. — I. "Robe" de plage en toile sable. Boléro à gros plis vagues, garni d'un grand col carré en guipure se perdant sous un petit revers de taffetas noir piqué. Manche à volant piqué. Jupe à empiècement liseré de taffetas noir et gros plis pliqués. Clapeau forme toque en paille blé, garni d'une écharpe de mousseline et d'une aigrette noire forme colzeul. Cache-peigne en lierre roussi. II. "Robe" en plumetis blanc garnie d'entre-deux valenciennes et de motifs de dentelle incrustés, volant en pareil monté à plis lingerie. Même garniture au bas de jupe. Grand plateau de paille drainé en ton dégradé du vert au blanc, lien de ruban vert et blanc retenant deux couronnes de roses naines tons ponceau, entourées de feuillage.

qu'au fond nous réprouvons et qui nous effrayent pour nos enfants, pour nos jeunes soeurs. Mais cette affectation suffit à dévoyer les artistes et les littérateurs, qui se croient obligés d'aller au devant et de la dépasser.

Quelle erreur ! Et si nous voulions, pourtant, nous montrer un peu plus simples, un peu plus nous-mêmes ! Si nous voulions nous défaire de ce masque de snobisme, qui n'est, en somme, qu'une petite hypocrisie et qui fausse nos qualités, qui tue les vertus de notre race, qui nous fait superficielles et méchantes alors que nous ne le sommes pas ! Que de progrès réalisés, que de corruption arrêtée, que de plaisirs nouveaux que nous ne soupçonnons pas, et que nous serions si heureuses de goûter !

"N'en doutez pas : la femme fait la mode, et tout, dans le monde, suit la mode ; faisons-la donc honnête et bonne, nous n'y trouverons que des avantages."

LAURENTIENNE.

LA PART DU CORDON BLEU

FRICASSÉE DE VOLAILLE A LA DAUPHINE. — Elle s'apprête comme une fricassée ordinaire, avec cette différence que l'on ajoute à la sauce un peu de purée de tomates réduite, de façon à la rendre rouge, et l'on sert la fricassée dans une bordure en riz, sur laquelle on dispose les petits oignons et les têtes de champignons.

SALADE DE BOEUF AUX COTELETTES PRINTANIÈRE. — Après avoir dressé la salade au milieu d'un plat rond, on en entoure la base d'une macédoine de légumes liée à la mayonnaise à la gelée, et moulée dans de petits moules ayant la forme de côtelettes.

OEUFS FRÈRES. — On garnit des petites croustades, cuites à sec, avec des oeufs brouillés, sur lesquelles on pose un oeuf poché que l'on nappe avec un peu de bon jus de viande, corsé avec un peu de glace de viande.

MADELEINES. — Mettre dans un bassin une demi-livre de sucre et trois oeufs entiers. Batta le tout jusqu'à ce que le volume en soit doublé et que vous obteniez une masse mousseuse et blanchâtre. Incorporer alors à la pâte une demi-livre de farine et autant de beurre fondu. Beurrer et fariner des moules que l'on remplit aux trois quarts avec cette pâte. Cuire à four assez chaud.

TAPIOCA CASTILLAN POUR SIX PERSONNES. — Faites bouillir une pinte de lait, ajoutez-y une cuillerée à bouche de fleur d'orange, ou une demi-gousse de vanille ; sucez suivant le goût.

Lorsque le lait est bouillant, mettez dedans quatre cuillerées à bouche de tapioca, laissez cuire un quart d'heure. Dans le plat où vous voulez servir votre laitage, battez en mousse deux oeufs entiers. Versez dessus votre tapioca bouillant et mélangez le tout. Se sert chaud ou froid.

POUR FAIRE LA MOUTARDE. — J'affirme cette recette très bonne et fort bon marché. Il suffit d'acheter une demi-livre de farine de moutarde de première qualité et de la délayer dans du vinaigre de vin. Voici, ensuite, comment il faudra procéder : verser doucement le vinaigre en tournant la farine avec une cuillère de bois. S'arrêter quand le mélange a la consistance de la moutarde de commerce. Ajouter du poivre, si l'on veut la moutarde très forte.

POUR CORRIGER LE GOUT DU BEURRE RANCE. — Commencez par bien laver le beurre avec du lait bien frais et ensuite dans de l'eau de source froide. L'acide butyrique, à la présence duquel est due la rancidité du beurre, est complètement soluble dans le lait frais. Après ce lavage, pressez le beurre entre les mains pour en faire sortir l'eau et le lait, comprimez ensuite la motte entière dans une serviette et conservez-la dans un endroit bien frais.

POUR EMPECHER LES SAUCES MAYONNAISES DE TOURNER. — Quand une cuisinière vient de man-

quer plusieurs sauces, et qu'elle vous en donne les raisons les plus ridicules, dites-lui qu'il faut simplement qu'elle ait soin de ne point séparer complètement le jaune de l'oeuf, du blanc. Il suffit, en effet, qu'il reste un peu de blanc pour empêcher matériellement une sauce de tourner. On peut même refaire une sauce manquée, en mettant, au fond de la saucière, un peu de blanc d'oeuf, sur lequel, peu à peu, on versera la sauce manquée en tournant toujours doucement.

Croyez-en l'expérience d'une cousine de Grigny, qui ratait toutes ses mayonnaises.

PAIN DE SAUMON. — Prenez une boîte de bonne conserve de saumon et passez au tamis. D'autre part, préparez une béchamel un peu dure, ajoutez deux jaunes d'oeufs et les blancs battus en neige. Mélangez bien le tout et coulez dans un moule beurré. Faites cuire deux heures au bain-marie : une heure sur le fourneau et une heure dans le four. Servez avec sauce blanche ou aux tomates.

LA CONVERSATION

Un homme ne doit jamais désigner une femme par son prénom à moins qu'il ne soit un parent, et encore, dans ce dernier cas, doit-il éviter de la faire en présence d'étrangers ou de simples connaissances. D'ailleurs, on peut remédier à la difficulté en ne s'adressant point par son nom. La même règle s'adapte à la femme par rapport à l'homme. De plus, elle évitera de l'appeler par son nom de famille sans le faire précéder du mot : Monsieur.

En parlant de sa femme, un mari désignera cette dernière par : "Ma femme" et non pas "Madame une telle". De même la femme en parlant de son mari l'appellera "Mon mari". Jamais de son nom de famille tout court, ni "Monsieur un tel."

Bon nombre de personnes disent en parlant à un mari de sa femme : "Votre dame, ... votre femme." Cette manière est absolument incorrecte. Elles devraient dire : "Madame une telle" ; on ne dira pas non plus en parlant de ses filles : "Vos demoiselles" ou "Votre demoiselle", mais "Mademoiselle votre fille" ou "Mesdemoiselles vos filles", ou bien "Mademoiselle une telle."

Il y a certaines nuances à observer dans la conversation, et qui distinguent l'esprit vulgaire de celui qui est cultivé ; il suffit d'un peu de réflexion pour s'en convaincre. Par exemple, on doit éviter les mots qui donnent une tournure trop cérémonieuse à la phrase, et les employer au contraire lorsque les circonstances l'exigent. A une amie, on dira : "Lorsque j'irai vous voir", "Quand je vous entendrai chanter." A une connaissance, ou bien à une personne dont l'âge demande un redoublement de respect, on dira : "Quand j'aurai l'honneur de vous revoir."

En habituant les enfants à dire "monsieur" ou "madame", on doit prendre garde de ne leur point faire exagérer cette appellation, qui, lorsqu'elle est répétée à tout propos, devient fatigante au possible. Les gens du monde n'emploient cette dénomination qu'avec discernement et lorsque le bon goût l'exige. Un excès de politesse frise de très près l'obséquiosité pour qu'elle puisse plaire.

Les locutions triviales doivent être soigneusement bannies de la conversation, non seulement dans le monde, mais chez soi, dans l'intimité. Une fois que l'on a contracté l'habitude des expressions libres, on ne peut s'en défaire à un moment donné, et rien n'est plus risible que ces personnes, qui, se trouvant par hasard en bonne compagnie, cherchent à modeler leur conversation sur celle de leur entourage, et à éviter les casse-cou du langage trivial auquel elles sont habituées. Elles ne manqueront point de dire : "Nous deux, ma cousine et moi," au lieu de : "Ma cousine et moi", ou bien "C'est assommant" au lieu de : "C'est contrariant" ou "C'est ennuyeux", ou bien encore, "Je m'embête", "Quellé gaffe", etc.

L'on ne doit point non plus exagérer dans le sens contraire. Il est d'aussi mauvais goût d'employer des expressions trop recherchées.

Rien n'indique à mon gré le caractère comme la voix ; elle est l'expression vivante de l'âme ; elle trahit nos sentiments les plus intimes ; elle devient rauque sous l'empire de la colère, et prend les intonations les plus suaves pour exprimer la tendresse. C'est un instrument merveilleux qui vibre à la moindre émotion, qu'elle soit généreuse ou mauvaise. Lorsque la femme est douée d'une voix mélodieuse et qu'elle sait en outre la moduler avec art, elle possède une séduction supérieure à celle de la beauté. Mais me direz-vous, il n'est point donné à tout le monde d'avoir une jolie voix. Sans doute, mais celles qui n'ont point reçu de la nature le don d'un bel organe, peuvent du moins assouplir celui qu'elles ont.

En s'étudiant constamment, et en cherchant à modérer le timbre trop âpre de la voix, on arrivera peu à peu à remédier au mal. Pour arriver à ce but, il faut commencer par gouverner ses passions. Les plus parfaits d'entre nous ont leurs moments d'humeur et de contrariété, où la colère les possède. Dans ces moments-là surtout il faut maintenir la voix au ton juste, ne point élever le diapason.

LE GRAND-PRIX CYCLISTE DE PARIS

Il y a quelques jours, a eu lieu, sur la piste du Vélodrome municipal de Vincennes, à Paris, en présence du ministre de l'Instruction publique, la course finale du Grand-Prix cycliste.

Malgré un temps très froid, les diverses enceintes étaient pleines de monde, car aucun sportsman n'avait voulu manquer cette solennité, qui est considérée comme le plus grand "event" de la saison cycliste.

A deux heures, tous les coureurs se mirent en piste et défilèrent par nations : il y avait des Allemands, des Belges, des Danois, un Français, des Hollandais, des Italiens.

Au point de vue sportif, les épreuves ont été du plus grand intérêt. Le grand favori Ellegaard, qui, par ses victoires précédentes, s'annonçait comme le gagnant à peu près certain, a été battu dans sa demi-finale par l'Italien Bixio.



Le coureur Meyers (Hollandais) gagnant du Grand-Prix cycliste de la ville de Paris, en 1903

Le Hollandais Meyers s'est adjugé la finale de façon splendide, battant Schilling et Bixio, dans l'ordre.

Meyers, qui avait gagné déjà le Grand-Prix l'an dernier, est un beau garçon de vingt-trois ans, appartenant à une bonne famille, et brasseur de son état, quand les vélodromes sont fermés.

A QUEL AGE LES HOMMES PLAISENT-ILS LE PLUS AUX FEMMES ?

Une revue anglaise a eu la fantaisie de demander à ses lectrices à quel âge les hommes plaisent le plus aux femmes. Les réponses ne se sont pas fait attendre : pour conquérir le cœur d'une fille d'Albion, il faut être âgé de trente ans au moins et de quarante-cinq ans au plus.

"Il n'est pas permis d'hésiter sur ce point, écrit miss Emmie Keddell. Avant d'être entré dans cette période de la vie, un homme n'a encore pu encore véritablement comprendre une femme et, quand il a dépassé cette période, ou bien il n'est plus capable de plaire encore qu'à une seule femme, ou bien il se retire sous sa tente, fatigué du monde, blasé et désabusé.

"L'homme de trente à quarante-cinq ans exerce une puissante fascination sur les femmes de tout âge. En un mot, il est un "homme" ; il pourrait, il devrait être le maître, et il y a dans la condescendance qu'il veut bien nous témoigner quelque chose qui nous charme et nous captive."

Le même enthousiasme pour les hommes qui approchent de la maturité se retrouve dans la réponse de miss Arabella Kenealy :

"La force de caractère, la décision, la fécondité de ressources sont des qualités masculines qui exercent une irrésistible attraction sur les femmes, et ne se rencontrent presque jamais chez des hommes qui n'ont pas encore dépassé la première période de la jeunesse."

Miss Clorinda jette sur la question un aperçu nouveau et ingénieux :

"Une femme peut, à la rigueur, aimer un garçon de vingt ans parce qu'il est fort et qu'il est un compagnon aussi agréable qu'un beau chien de race. Mais elle préférera un homme qui a doublé le cap de la quarantaine, avec lequel elle pourra regarder le monde par la même fenêtre."

Les hommes de trente à quarante-cinq ans sont dans la période de la vie active.

De son côté, une autre collaboratrice de la revue anglaise, voulant rassurer les hommes qui vont atteindre leur quarante-cinquième année, essaie de leur persuader qu'ils sont arrivés à l'âge où "la beauté mâle", comme l'appellent les écrivains français, acquiert son plus haut degré de fascination.

HEUREUX LES HOMMES DE QUARANTE-CINQ ANS !

Lorsqu'ils sont franchement laids de naissance, on leur fait croire que les charmes extérieurs du visage sont loin d'être pour le sexe masculin un avantage sérieux, et, s'ils conservent quelques traces de l'agréable régularité de leurs traits dont ils étaient fiers en entrant dans la vie, on leur affirme qu'ils n'ont jamais été si beaux et qu'ils rivalisent avantageusement avec les Adonis de vingt ans.

"L'âge, s'écrie miss Nora Vynne, est un mal volontaire et qui n'est pas du tout inévitable. Ce n'est pas une question de dates et d'anniversaire, c'est une affaire de tendances naturelles et de dispositions. Peu importe l'âge du corps, du moment où l'intelligence, les émotions et les instincts restent véritablement jeunes."

QUE FAIRE POUR RESTER JEUNE ?

En premier lieu, on ne devra pas perdre de vue qu'une barbe trop majestueuse est pour le sexe masculin un ornement funeste. Portée trop tôt, elle révèle de la part des jeunes gens des prédispositions à une gravité inquiétante. Portée trop tard, elle affiche au grand jour les signes précursseurs de la vieillesse.

Si vous voulez rester éternellement jeunes, sachez commettre ces petites infractions aux lois de l'hygiène qui effrayent les hommes mûrs.

"Ne pas oser prendre une glace dans l'après-midi, s'écrie miss Evelyn Sharp, sous prétexte qu'il ne faut pas fatiguer inutilement son estomac ; avoir peur de s'asseoir sur l'herbe, de se mouiller les pieds ou de prendre froid en descendant de bicyclette, c'est, quel que soit l'âge d'un homme, le fait d'un vieillard."

La jeunesse de l'esprit est encore plus difficile à conserver que la jeunesse du corps.

"Un homme est vieux, dit miss Nora Vynne, lorsqu'il réserve toutes ses sympathies pour le passé et lorsqu'il n'aime que des Juliettes mortes."

Quel sujet de conversation un homme de quarante-cinq ans devra-t-il donc aborder avec les femmes ? Miss Nora Vynne ne veut pas qu'il parle de ses souvenirs personnels ; miss Evelyn Sharp ne peut pas souffrir qu'il dise un mot de l'avenir des colonies ; une autre collaboratrice de la revue anglaise lui interdit toute dissertation sur les avantages et les inconvénients d'une association entre la musique et le drame. Il lui est défendu d'avoir trop d'esprit, parce que les femmes aiment à être prises au sérieux ; il doit également s'abstenir de toute discussion, parce qu'une controverse en bonne forme est, en général, très peu divertissante. Il n'existe, en réalité, qu'un seul sujet de conversation qui soit agréable aux femmes ; pour être sûr de leur plaire, il ne faut jamais leur parler que d'elles-mêmes.

Chez le médecin :

—Ah ! monsieur... quand je suis entré dans la chambre de mon enfant et que j'ai trouvé le lit vide, je le suis devenu autant que lui.

—Quoi ?

Mais... livide !...



SAVON
BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MO TREAL
35--**--y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CHOSÉS ET AUTRES

—La dette nationale des Etats-Unis n'est plus que de 1 milliard 310 millions 859 mille piastres.

—Le Canada a exporté, durant l'année 1902, de la pulpe pour une valeur de \$2,511,664, dont la majeure partie est allée aux Etats-Unis.

—Durant la dernière tempête du mois de mai, au Montana, on a perdu pour près de \$5,000,000 en valeur de gros bétail et de moutons.

—On a empaqueté sur les côtes du Pacifique, l'an dernier, du saumon "Stockeye" au montant de 2,693,742 caisses.

—On estime à 280,000,000 de tonnes le rendement du charbon bitumineux qu'on va extraire aux Etats-Unis durant l'année 1903, contre 250,000,000 en 1902.

—D'après le rapport du commissaire des terres de Québec, pour la superficie sous licence, l'étendue des terres publiques vendues en 1902 a été de 62,952 milles carrés.

—On calcule qu'il y a 308,408,560 acres de terres propres à la colonisation, aux Territoires du Nord-Ouest, au Manitoba et dans la Colombie Anglaise.

—D'après les dernières nouvelles reçues de Dawson City, il est certain que la récolte d'or sera plus considérable que celle de l'an dernier.

—Les Chartreux de France fabriqueront désormais la célèbre liqueur "Chartreuse" à Tarragone, en Espagne, où ils vont établir bientôt une nouvelle distillerie.

—Les salaires payés aux employés des douanes et les dépenses contingentes dans les divers ports du Canada, s'élèveront l'année prochaine à \$1,059,865, soit une augmentation de \$80,000.

—On a planté un million de nouveaux arbres fruitiers, cette année, dans la Colombie-Anglaise.

—Le trust des automobiles, avec un capital de \$70,000,000, est le plus récent formé aux Etats-Unis.

—La récolte des figues de Smyrne promet d'être abondante. On les vend à 31 shellings le quintal.

PAS D'EXCUSE

Pourquoi laisser souffrir cet enfant de l'affreuse coqueluche quand un peu de BAUME RHUMAL le soulagerait ?

—Les exportations du bois de pulpe de la province d'Ontario, en 1902, ont été de la valeur de \$193,782, et celles de la province de Québec se sont montées à une valeur de \$412,660.

—On estime que la production de la laine en Australie sera de 200,000 livres de moins que celle de l'an dernier, à cause de la sécheresse qui a eu lieu au commencement de la saison.

—Un savant de la Suède, dont le nom est M. Budde, aurait trouvé un procédé nouveau pour stériliser le lait et le conserver dans sa fraîcheur aussi longtemps qu'on le peut concevoir.

—Le gouvernement chinois a voté un montant de \$400,000 pour participer à l'Exposition Universelle de Saint-Louis, en 1904. C'est la plus forte subvention que la Chine ait jamais accordée pour une exposition.

—On annonce, dans le "Scientific American", que le professeur W. Goodspeed, de l'Université de Pennsylvanie, a fait des expériences au moyen de rayons émanant du corps humain, et que ces rayons ne s'émanent qu'avec difficulté au moyen des verres, mais aisément à travers l'aluminium.

LES MIGRAINES DETRUISENT LA BEAUTE

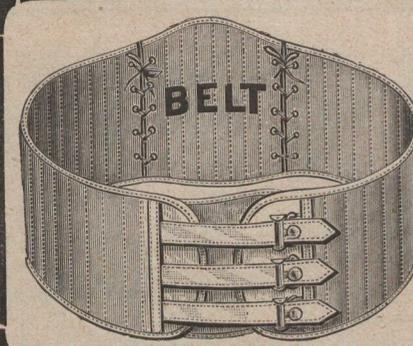
Une personne qui souffre de migraine ne saurait longtemps être belle, — son visage se ride, ses traits dénotent la souffrance alguée causée par cette maladie. Les Poudres Nervines Mathieu — 18 poudres pour 25 centins — soulagent instantanément et guérissent en peu de temps.



—Ecoute, mon vieux, veux-tu venir voir un combat de bêtes féroces ?

—Aller au Cirque, non.

—Mais non, mon cher, c'est chez moi... On pose des sangsues à ma belle-mère !..



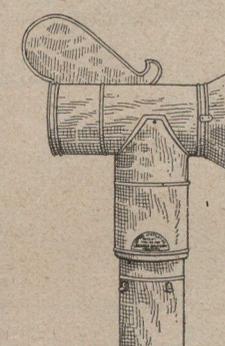
BELT

CORSETS et CEINTURES ELECTRIQUES, \$1.50 et plus chacun

Guérissent la débilité, faiblesse de dos, palpitation de cœur, les nerfs malades, etc., etc.
Universellement recommandés par des principaux médecins.
Essayez-les et ils vous seront d'un grand bénéfice pour votre santé.

J.-B.-A. LANGTOT,
FABRICANT DE GANTS
152 RUE SAINT-LAURENT
Tel. Main 3187.
Corsets et gants réparés avec soin

VENTILATEUR "ZEPHYR"



Facilite la combustion du bois et charbon, active la flamme par son **tirage** parfait, et économise tout de même sur le coût du chauffage, s'adapte à tous genres de cheminées, même les plus basses, et donne toujours satisfaction.

NOUS LE GARANTISSONS

LESSARD & HARRIS
Seuls propriétaires et manufacturiers
7 RUE STE-ELIZABETH, MONTREAL

VARIETES

Le jeune Gaston, plein d'illusions, sans le sou, insiste auprès de M. Prudhomme pour que celui-ci lui donne sa fille en mariage le plus tôt possible.

—Monsieur, répond M. Prudhomme, on n'accorde pas la main de sa fille comme on accorde un piano !

* * *

Critique littéraire.
On parle du dernier volume du jeune poète décadent X...

—Est-ce que c'est en vers ? demande quelqu'un.

—Mais... presque ! répond aimablement un monsieur qui a l'air de s'y connaître.

* * *



Sur la plage :

—Comment, mon cher !... Vous allez vous baigner en sortant de table ?... Ouf ! l'imprudence ! vous vous noierez !

—Allons donc !... Il n'y a rien à craindre... Je n'ai mangé que du poisson !

* * *

—Moi, pour savoir comment je me porte, je n'ai pas besoin du médecin, suffit que je regarde la figure de mes héritiers.

Les domestiques.

—Madame, mettez-vous demain votre toilette blanche ? demande une femme de chambre fin de siècle.

—Oui ; pourquoi me demandez-vous cela, Marie ?

—Oh ! c'est qu'alors je mettrai ma toilette bleue, parce que nous nous ressemblons déjà, et cela ne me convient pas.

* * *



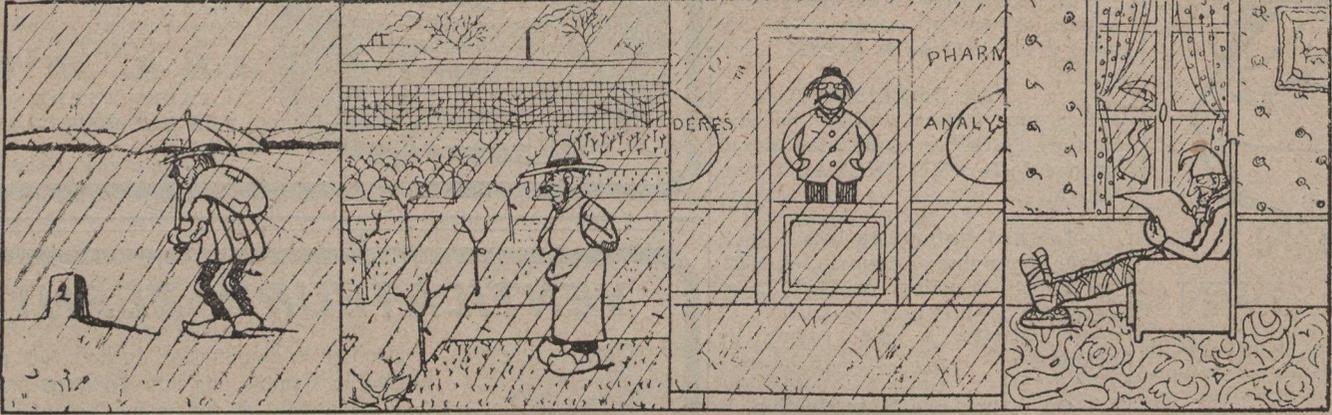
Mlle Binrentée, quoiqu'ayant coiffé Sainte-Catherine, était recherchée en mariage, car elle possède un volumineux bas de laine. Un journaliste et un collectionneur d'objets d'art sollicitaient concurremment sa main. Elle donna la préférence au collectionneur. Et le journaliste, pour se venger, annonça simplement le mariage en ces termes :

—Nous avons le plaisir d'annoncer le prochain mariage de Mlle Binrentée avec M. de Bibelot, un amateur d'antiquités."

—Quelle maladie croyez-vous la plus dangereuse, docteur ?

—La dernière, madame, toujours la dernière.

LES HOMMES NE SONT JAMAIS D'ACCORD



— Quel bon temps ! les semailles vont profiter.

— Quel sale temps ! mes semis de haricots vont pourrir.

— Quel temps d'or ! trois cent soixante-cinq jours par an comme cela, et je me retirerai bientôt du commerce.

— Quel maudit temps ! voilà mes rhumatismes qui me reprennent.



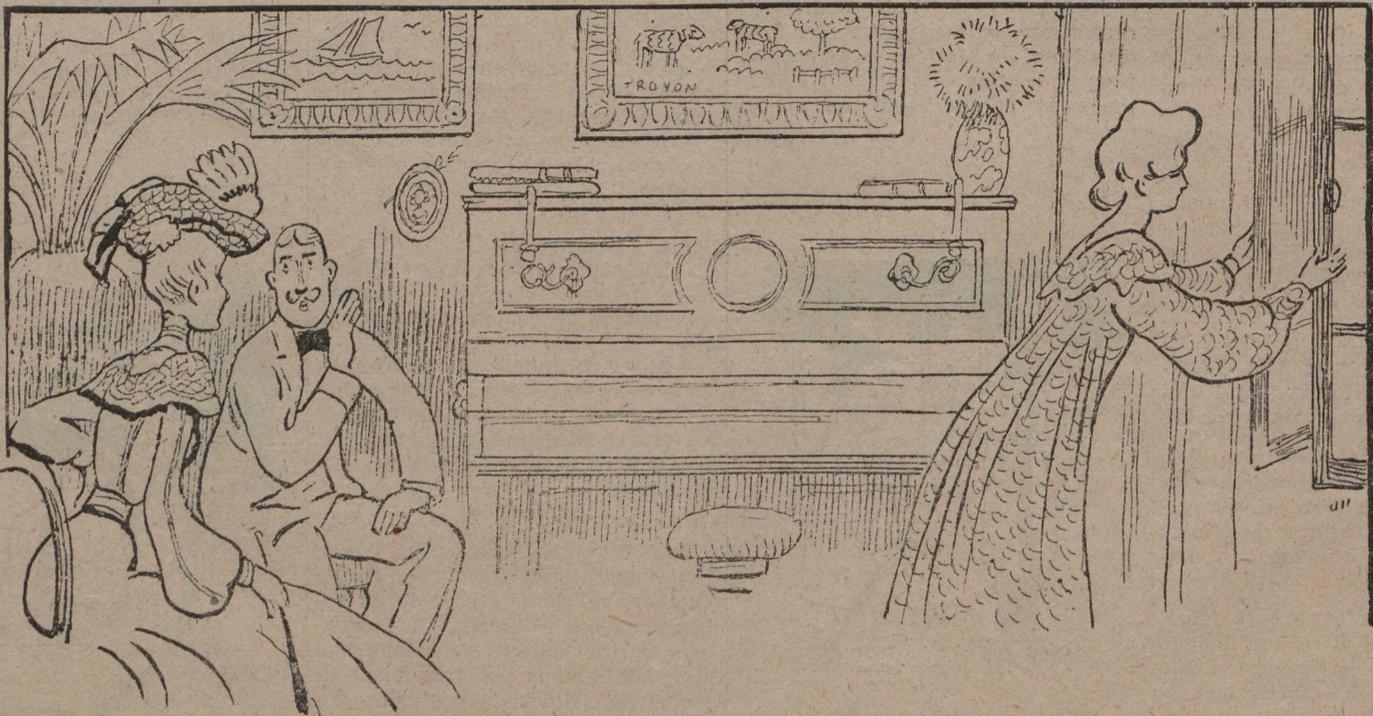
— Quel beau temps ! je vais pouvoir essayer mon nouveau pluviomètre.

— Quel sale temps ! voilà mon aquarelle ratée.

LE COCHER. — Quel riche temps ! on se m'arrache.

— Quel sale temps ! impossible de sortir, et ma couturière qui m'attend.

NOS MOITIÉS



LE MARI. — Il y a un courant d'air ; je t'en prie, chère amie, "shut the window".

LA DAME EN VISITE. — Pourquoi donc parlez-vous anglais à votre femme ?

LE MARI. — Parce que vous êtes là. Lorsqu'il y a du monde, et que je demande à ma femme quelque chose en français, elle m'envoie promener, pour montrer aux personnes présentes qu'elle n'a pas d'ordre à recevoir de moi. Si, au contraire, je lui parle anglais, elle obéit tout de suite, pour montrer qu'elle comprend cette langue.